

PAGES

MANQUANTES

Le Samedi

VOL. VIII. No 1
MONTREAL, 6 JUIN 1896

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE 24 PAGES

\$2.50 PAR ANNEE.
LE NUMERO 5 CTS.

SYMBOLISME



LA BELLE SAISON.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSITE DE SHERBROOKE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: AUGUSTE MARION

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 6 JUIN 1896

NOUVEAUX AGENTS

M. B. Thérien, de Heinsdale, New Hampshire, et M. A. L. Dupont, de Montréal, agiront désormais comme nos agents, le premier aux États-Unis, et le second dans la province de Québec. Les abonnés du SAMEDI et le public en général sont priés de leur faire un gracieux accueil.

BULLETIN POLITIQUE



Grâce aux assemblées publiques qui ont lieu le soir, l'électorat va bientôt avoir la clef de la situation politique. La grande affaire pour lui c'est de s'en servir par le bon bout.

×

Les comtés situés sur les bords du fleuve n'auront pas à se plaindre, cette année, du manque d'organisation. On leur en envoie, de Montréal, des pleins barils, chaque soir, par les bateaux de la Cie du Richelieu.

×

Certains membres du dernier parlement, candidats à cette élection, s'excusent auprès de leurs commettants de n'avoir pas voté sur telle ou telle question parce que, suivant leur propre expression, ils avaient *païré*. On trouvera dans une autre colonne quelques mots d'explication sur cette pratique parlementaire.

×

Les mœurs politiques s'adoucissent au Canada, en même temps que s'élève le niveau des intelligences. Quand on songe que, il y a quelques années à peine, l'un de nos hommes publics les plus éminents, pour avoir accepté le portefeuille de la Justice, à Ottawa, faillit être mis en pièces dans son comté! Ses adversaires, par un atroce jeu de mots rendu facile par l'acception religieuse du mot *ministre* en ce pays, l'accusaient tout bonnement d'avoir apostasié.

×

Dans le même ordre d'idées, il n'est pas sans intérêt de rappeler la défaite que subit naguère, dans un comté de la rive Sud, un candidat qui, la veille encore, semblait sûr du succès. Il avait pris pour règle de ne rien avancer sans l'appuyer de preuves tirées des documents officiels, preuves que pour sa convenance, il avait cartonnées en une espèce d'album ou de *scrap book*. L'un de ses contradicteurs, réduit à *quia*, examine l'album et l'exhibant à la foule s'écrie: "Ça, des documents officiels! ce sont des papiers collés dans un vieil atlas." Le mot fit fortune et décida du sort de l'élection.

×

Et encore: Lors d'une élection qui eut lieu à Montréal, voilà quelques années, l'un des candidats, atteint momentanément d'une extinction de voix presque complète, s'excusait en gestes plus encore qu'en paroles, devant une assez grande assemblée publique, de ne pouvoir se faire entendre par les derniers rangs de la foule. Berthelot, qui était présent, s'avisa de crier: "Honte! Honte!" Et toute l'assemblée de reprendre à l'unisson ce cri idiot qui mit fin à la candidature du malheureux enroué. Nous espérons bien ne pas voir se renouveler pareille fumisterie, cette année, d'autant que Berthelot est mort et que, du reste, les candidats semblent tous en voix.

A. M.

CES BRAVES CÉLIBATAIRES

QUELQUES UNES DES RAISONS QUI JUSTIFIENT LEUR AVERSION POUR LA VIE CONJUGALE

Si un homme est naturellement égoïste il aura assez à faire de s'occuper de lui-même.

S'il est convaincu que sa mère est la meilleure cuisinière qui soit au monde, il est fait pour rester toujours près d'elle.

S'il n'ouvre jamais la bouche que pour dire des bêtises, il n'est pas fait pour les épanchements du foyer.

S'il ne peut faire quelque chose de lui-même sans mettre les pieds dans les plats, mieux vaut qu'il n'ait pas de vaisselle à deux.

S'il est avare il ne pourra jamais comprendre les comptes de modiste que comporte le mouvement social.

S'il n'aime pas les enfants, il fera de sa résidence un laboratoire ou un musée d'antiquailles.

S'il est, en règle générale, désagréable pour sa propre sœur, il le sera bien davantage pour la sœur d'un autre.

S'il ne gagne pas assez pour satisfaire à ses propres besoins, comment pourrait-il satisfaire aux fantaisies d'une nouvelle mariée?

S'il a un goût prononcé pour les nuits passées au club, il le perdra difficilement.

LA FAMILLE AUGMENTE

Madame. — Un de plus dans la famille depuis que je vous ai vu.

Le visiteur. — Pas possible! un garçon ou une fille?

Madame. — Un gendre.

ENTRE ANGLAIS

Brown. — N'est-ce pas que "chef-d'œuvre" ça veut dire le meilleur des ouvrages faits par un auteur quelconque?

Thompson. — Non; pour bien comprendre le mot il faut absolument connaître le génie de la langue française. Le mot "chef-d'œuvre" est un terme d'annonces: il désigne généralement un livre de qualité inférieure écrit par un auteur quelconque dont la réputation a été faite par ses meilleurs ouvrages.

LE PHONOGRAPHE

L'élève. — Le phonographe, je suppose, est susceptible de grandes améliorations?

Le professeur. — Oh! oui; il est, de fait, qu'il n'est pas encore arrivé à remplir le rôle qui lui était assigné.

L'élève. — Eh! quel est il ce rôle?

Le professeur. — Celui de donner à certaines gens une idée juste des fausses notes qu'elles lancent en chantant.

PAS A DOUTER

L'encanteur. — Voici un tableau peint par un de nos plus vieux maîtres.

Mlle Quarantaine. — Je suis absolument sûre que non, moi!

L'encanteur. — Ah! pardon alors, du moment que Madame l'a connu, je m'incline devant sa parole.

DEVINETTE



CHRONIQUE DE LA MODE

Paris, mai 1896.

Tout vise à l'éclectisme en ce moment pour la manière de s'habiller ; et, malgré la mode et notre esprit d'imitation, il serait sinon tout à fait impossible, au moins bien difficile de rencontrer deux femmes habillées de la même façon. C'est dire que le goût personnel, le cachet que chacune doit savoir donner à sa personne et à son costume, doivent l'emporter et dominer dans cet art si féminin de s'habiller avec harmonie. Il y a des femmes qui y sont si habiles, quand d'autres y sont si maladroites !

Pour presque toutes en ce moment le collet est devenu dominateur ; il est indispensable dans tous les garde-robes, même les plus modestement



Charmante toilette en soie chinée, d'après un dessin de Mde L. A. Houde, jr, modiste, 1588 rue Ste-Catherine.

montées. Pour le matin, pour les courses, pour les visites dans les magasins, ces collets sont presque uniformément en drap, et le plus souvent en drap cuir, brodés de soutache ou d'appliques, annonçant ainsi le désir d'une toilette un peu sérieuse. Au contraire, pour les visites, les concerts, les promenades mondaines en voitures découverte, les collets sont faits avec du satin, de la dentelle, des nœuds de tulle ou de la mousseline de soie, leur redonnant cet air floa et vaporeux dont la vogue paraît assurée pour l'été qui nous arrive... La jaquette, je crois vous l'avoir dit, ne sera donc plus, au moins pour le moment, qu'un corsage, quelquefois semblable, quelquefois disparate avec la jupe qu'il sera chargé d'accompagner. J'ai même vu donner le nom de jaquette à un petit vêtement à basques godelées, très courtes, entièrement recouvert de guipure et à manches empire en soie.

C'était joli ; mais à quoi cela ressemblait-il ? à un corsage ou à une veste ?

Mais, à coup sûr, cela ne ressemblait en rien à l'idée que nous nous sommes toujours faite de la jaquette. Donc, il en faut peu parler pour le moment. Attendons que les manches aient un peu perdu de leur ampleur.

Cela ne tardera pas à arriver, me semble-t-il ; mais avec une certaine exagération ; car ce que l'on appelle en cet instant la manche nouvelle est absolument plate et recouverte dans le haut par plusieurs jockeys, le plus souvent en mousseline plissée, et souvent même par un gros nœud,

double, triple ou quadruple, posé sur l'épaule et s'avancant sur le derrière du bras, en dégageant le devant de la poitrine ; mais, je le répète, avec ces ornements, qui ont pour mission d'habituer peu à peu nos yeux aux changements décidés, les manches sont absolument collantes, sinon tout à fait longues.

Il est vraisemblable que, pendant tout l'été, on va porter des manches courtes, ne venant qu'au-dessous du coude, lorsqu'elles seront représentées par des ballons, et un peu plus longues et s'avancant à demi sur l'avant-bras, lorsqu'elles appartiendront aux manches plates et nouvelles.

Mais ne vous hâtez pas encore de les inaugurer, si vous ne voulez courir le risque de faire encore peut-être un pas en arrière.

Barèges et linons se préparent à entrer en lice ! Ils sont charmants d'aspect avec leurs coloris frais et jeunes, qui semblent vouloir reprendre un peu de l'éclat qu'ils avaient l'année dernière. Le rose, le bleu, le vert et le mauve, sans en excepter le gris, le jaune et le paille, semblent nous sourire avec la plus délicieuse coquetterie, afin que nous les appelions à notre aide pour embellir tous les visages rieurs des jeunes femmes et des jeunes filles. Acceptons-les comme des bienvenus jusqu'aux jours tristes où nous leur préférerons les nuances sombres et éteintes.

La vogue du mélange du blanc et du noir se continue, ce qu'il me faut redire à chaque courrier pour calmer les inquiétudes de plusieurs de mes lectrices. Nos yeux y sont si accoutumés, que nous ne pouvons que trouver cet assemblage charmant.

¶ Cependant, je trouve plus gai un costume composé d'une jupe noire, comme on en porte tant ce printemps avec un corsage de soie rose voilé de dentelle noire. Il me semble que, de vingt à quarante ans, surtout si l'on a l'honneur de s'appeler *madame*, on ne peut rien rêver de plus délicieusement joli. Et, pour sortir en voiture, le collet peut ressembler au corsage. Du reste, tout ce qui est rose a, cette année, un succès du meilleur



Toilette de promenade en lainage Suède, d'après un dessin de Mde L. A. Houde, jr, modiste, 1588, rue Ste-Catherine.

leur aloi, car la plupart des chapeaux, qu'ils soient en paille, en tulle, en dentelle ou en passementerie, son ornés de cette fleur favorite, posée tantôt en guirlande sur le devant, tantôt en cache-peigne sur la nuque.

Elle peut suffire à elle seule pour faire l'ornement d'une coiffure, surtout si elle est mélangée à des froufroutages de tulle au milieu desquels elle peut être à demi-cachée ; mais on l'associe beaucoup à des plumes d'autruche noires, qui semble destinées à rester aussi tout l'été comme ornement indispensable des chapeaux et des capotes.

BLANCHE VALMONT.

4.



I
—C'est bien Mlle Jones qui s'en va en avant ; offrons-lui l'abri de nos parapluies.



II
Et nos deux gentlemen partagerent leurs parapluies avec la jolie fille.

Cueillette des Journaux Français

(Faite spécialement pour les lecteurs du SAMEDI)

Deux bons indigènes du Morvan sont arrêtés en contemplation devant les fils télégraphiques qui, d'un poteau à l'autre, franchissent la grande route :

— Pourquoi appelle-t-on ça le fil électrique ?
— Pardine, le fil de fer, c'est le fil, et les poteaux sont les triques.

— Eh bien, docteur, vous avez examiné ma belle-mère. Comment la trouvez-vous ?

— Rassurez-vous. Elle souffre d'un asthme et vous savez que c'est un brevet de longévité.

— Oh !... vous la guérez, n'est-ce pas docteur ?

Influence du printemps sur le style et des préoccupations professionnelles sur l'orthographe.

Un jeune employé de la Compagnie du gaz, en veine de poésie, abandonne un moment ses paperasses administratives pour rédiger un tendre poulet à "celle qu'il aime."

"A l'heure où je t'écris, ma toute belle, un doux soleil resplendit, et, dans les arbres aux vertes frondaisons, l'oiseau gaz-houille !"

Entre amies :

— Comment ! vous ne sortez pas par ce beau temps ?
— Je suis devenue casanière cet été.
— Mais il faut au moins aller voir les boutons des arbres.
— Ceux de mon mari me sullisent.

Une dame d'une rotondité extraordinaire s'arrête à la vitrine d'un magasin pour y regarder les nouveautés de la saison. Un gavroche guigne la grosse dame et tourne autour avec curiosité.

— Dites donc, galopin, dit la femme d'un air méprisant, quand vous aurez fini de faire le tour du monde ?

La femme d'un employé du télégraphe vient de lui faire une scène interminable de reproches et d'injures ; celui-ci n'a pas souillé mot :

— Eh bien ! qu'est-ce que tu as à répondre ? lui demande-t-elle, furieuse de son silence.

Le mari, après un instant de réflexion :

— J'ai à répondre que si tu avais télégraphié tout ça pour Bordeaux, la dépêche t'aurait coûté 462 fr. 60 centimes.

Simple question :

Pourquoi appelle-t-on gens de bas étage ceux qui le plus généralement habitent les toits ?

La petite Micheline était, hier, au jardin, quand son père y vint mettre en terre un petit chien, Tom, qui était mort subitement.

La maman de Micheline était sortie. En rentrant, elle demande à sa fille si rien ne s'est produit pendant son absence.

Et Micheline, qui ne pense qu'aux fleurs et aux plantes, de répondre :
— Oh ! si, petite mère, papa a planté Tom !



III
Et Mlle Jones, en rentrant chez elle, se dit que de la galanterie, pas trop n'en faut.

Au sortir d'un café-concert où se joue une nouvelle revue locale, le principal auteur voit un de ses amis, avec son mouchoir sur la figure :

— Tu as pleuré ?
— Moi !... Non, j'ai sué.

Dimanche soir, au Théâtre-Municipal :
— Oh ! mon Dieu ! Monsieur, pardon. Je me suis assise sur votre lorgnon.

— Il n'y a pas de mal, fait galamment le Monsieur. Il en a vu bien d'autres !

Entre maris :

— Ma femme, mon cher, c'est une sainte !
C'est donc pour ça que tu lui fais des niches !

Un Anglais et un Marseillais se disputaient. L'Anglais prétendait que le train de Londres à Edimbourg marchait plus vite que le rapide de Marseille.

— Té, dit alors le Marseillais, voilà la preuve que rien ne va plus vite que le rapide. Partant l'autre jour de Marseille pour Paris, je monte en wagon. Je ne sais à quel propos le chef de gare, se présentant à la portière, me dit un mot qui sonne mal à mon oreille, je lève la main pour l'administrer un soufflet. A ce moment, le train s'élança... et v'lan ! aussitôt c'est le chef de gare d'Avignon qui reçoit le soufflet.

Place du Musée. Il est minuit. Le dernier tramway vient de partir de la tête de ligne. Une petite dame arrive en courant.

— Ah ! mon Dieu, dit-elle, il n'y a plus de départ pour Vouvray ?
— Si Madame veut attendre, dit obligeamment le contrôleur, il y a un départ demain matin à sept heures.

Une fable de l'ami Willy :

LA MINE

Une mine est béante : un champ qui la domine,
Glisse, et, soudain, s'engouffre avec un long fracas.

MORALE.

Garde-toi, tant que tu vivras,
De jucher les champs sur la mine.

Calino est membre de la Société contre l'abus du tabac. On parle devant lui de ce vieux de la vieille qui a atteint l'âge de cent deux ans, qui a toujours fumé la pipe et qui fume encore.

— Eh ! bien, riposte l'excellent gâteux, s'il n'avait pas fumé il aurait peut-être cent quinze ans.

Derrière un corbillard :

— Alors le défunt n'avait pas de famille ?
— Aucune, et c'est moi, son propriétaire, qui suis obligé de conduire le deuil.

— C'est aimable à vous.

— Oh ! mais c'était un si brave homme. Ainsi, vous me croirez si vous voulez, je l'accompagne au cimetière avec autant de plaisir que si c'était un de mes parents.

UN TRAIT DE GÉNIE



Le client. — Très drôle de voir ces dames attendre sans se plaindre, qu'un commis aille les servir !

Le marchand. — Il m'a suffi de faire poser des miroirs par ci par là, dans le magasin.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

67ème

ADIEU

Votre hospitalité nous aura fait, madame,
Oublier l'âpreté du sort lâche et pervers ;
Et voici que j'entends s'éveiller en mon âme
Le bruit qu'en s'entrouvrant font les ailes du Vers.

L'azur est plus profond, l'aurore a plus de flamme,
Les oiseaux chantent mieux, les prés verts son plus verts,
Quand la bonté charmante et douce d'une femme
Les sacre, les complète avec les cœurs ouverts.

Et maintenant, adieu le repos sous les branches !
Demain je reprendrai, pour les saintes revanches,
Ma tâche, mon devoir, mon rocher de granit.

Mais je rêve en enfant, si je combats en homme ;
Et je vous reviendrai, car je suis triste, comme
Si je laissais chez vous un morceau de mon nid.

CLOVIS HUGUES.

MON PREMIER EXAMEN

(Pour le SAMEDI)

J'étais au pensionnat depuis quinze jours : on m'avait dit : "Mademoiselle B... vous subirez l'examen d'obligation le 30 de ce mois" ; et depuis quinze jours que je me préparais, les oreilles bouchées avec des tampons d'ouate fabriqués expressément pour cette cause par les aimables religieuses (ces tampons — soit dit entre nous — auraient pu servir pour des tuyaux d'égoûts !) tout de même je les endureis sans me plaindre : je voulais tant réussir !

J'étais abimée dans l'étude, donc, depuis quinze jours quand le 30 arriva. Quel brouhaha, mon Dieu ! — on remue les pupitres, les chaises, on se mouche, on crie à tue-tête, on regarde en tremblant ses livres qu'on nous enlève, on frotte ses joues pour avoir l'air plus timide, — enfin c'est au milieu d'un pareil tapage que ma maîtresse si complaisante vint me me dire : "Otez vos tampons, petite." J'obéis. "Êtes-vous certaine de votre examen ?" "Oh ! ma mère, en doutez-vous ?" "Dieu m'en garde, petite. Sur quelle matière êtes-vous plus forte ?" "Ma mère, je me crois forte sur toutes, sans me vanter." "Tant mieux, petite, tant mieux..." et pourtant à la dictée j'écrivis : *Quinipègues* et *Phamille* avec une assurance qui ferait sourire un Héraclite. Et je me croyais un petit phénomène quand j'entendis à mes côtés : "Tu sais, Blanche, la nouvelle, elle est forte en orthographe, elle n'a eu que douze fautes dans une dictée de cinq lignes. — Ah ! elle va avoir le prix !"

Et puis à l'examen oral ! — j'entends encore les éclats de fou-rire qui éclatèrent par toute la salle quand, à cette question : "Quelle fut la seconde femme de Napoléon 1er ?" je répondis sans hésiter : "Marie-Antoinette, reine de France et de Navarre", d'un ton si convaincu qu'il m'a valu, à lui seul, un zéro pour ma conduite, un nuage de gros yeux de mes maîtresses, un tonnerre d'applaudissements frénétiques de l'auditoire, et puis, de l'examineur, un sourire de pitié. Pourtant, Dieu sait si j'étais certaine de m'attirer des éloges sur mon heureuse mémoire. Ce fut ma première déception qui, pour cela, n'en fut pas moins cruelle.

CHRYSANTÈME BLANC.

DANGERS DE L'HYPNOTISME

Gugusse. — Maman, je voudrais bien que tu trouves celui qui m'a hypnotisé tout à l'heure !

La maman. — Que veux-tu dire ?

Gugusse. — Pendant que tu étais sortie, il y a quelque chose qui m'a forcé à ouvrir la porte de l'armoire et d'y manger tous les gâteaux que tu m'avais défendu de toucher.

SIMPLE PRÉCAUTION

Dubochard. — Ce venimeux X... ne m'a-t-il pas menacé de me donner un coup de pied la première fois qu'il me rencontrerait en société. Je me demande ce que j'aurais à faire s'il entrait ici !

Taup'n. — Assieds-toi, parleub !

PRIVILÈGES FÉMININS

Il vaut autant, dit un philosophe, que la femme profite des privilèges qui lui sont accordés dans les années bissextiles, car, après dix ou douze ans de mariage, le mari soutiendra quand même que c'est elle qui l'a mis dans le pétrin.

AMÉNITÉ

Berthe. — Lorsque Lionel m'a demandé en mariage, il m'a fait l'effet d'un poisson hors de son élément.

Maud. — Je le crois bien. Il savait qu'il était pris.

QUESTION DE DISTANCE

Elle. — Si j'étais bien loin, bien loin. M'aimerais-tu toujours ?

Lui. — Cette question ! Plus tu serais loin, plus je t'aimerais.

Notes et Impressions

On n'étudie guère, en histoire, que ce que l'on aime ou que ce que l'on exècre. — E. LEDRAIN.

×

Rien n'est léger de ce qui est la vie ; rien n'est à dédaigner de ce qui contient un grain de vérité. — JULES CLARETIE.

×

La politique a des mots qui tuent le pouvoir et des formules qui font vivre les partis.

×

Nos féministes prêchent, entre les deux sexes, la guerre ouverte déclarée ; nous avons déjà la paix armée, l'état de représailles : est-ce la peine de changer ? — G.-M. VALTOUR.

×

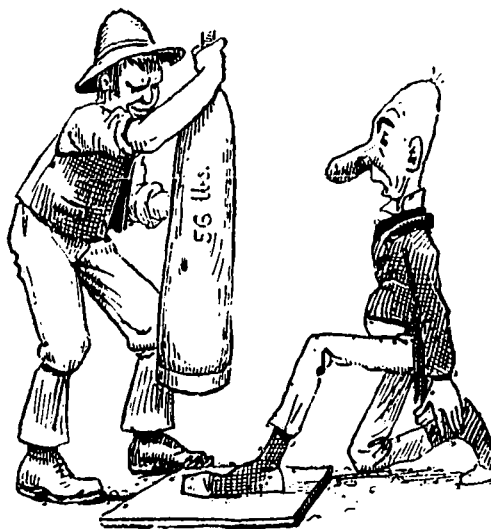
Nul moraliste ne représente l'homme aussi exactement que le photographe les hommes. — G.-M. VALTOUR.

×

A quoi servirait l'intelligence humaine, si les souvenirs continuaient de gouverner, contre le bon sens et l'expérience, la vie des nations ?

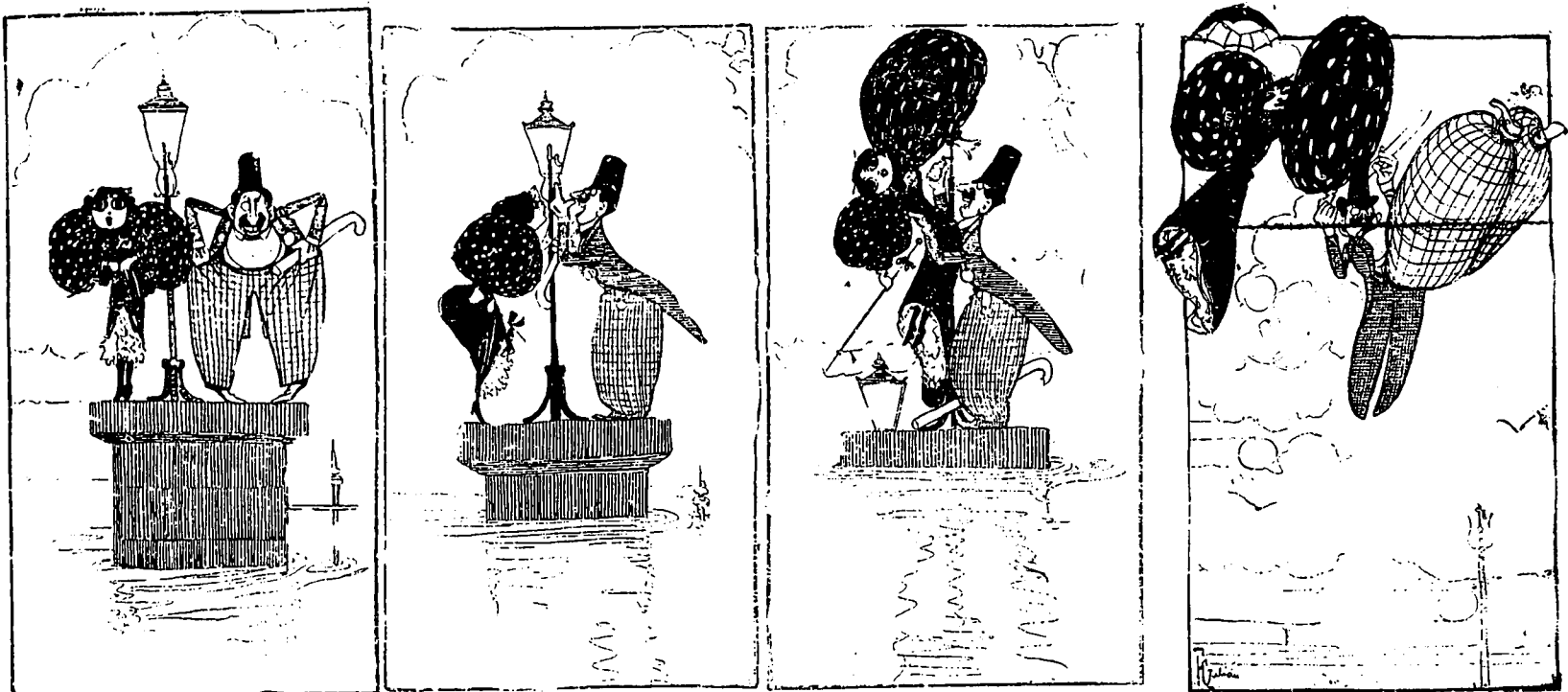
GUIZOT.

UN REMÈDE INFALLIBLE



Un nouveau moyen de faire disparaître les cors aux pieds

Faites le savoir : **BAUME RHUMAL**, le meilleur remède contre les affections de la Gorge et des Poumons



I II III IV
L'utilité des pantalons larges et des manches bouffantes pour échapper aux dangers de l'inondation, là où il y a du gaz d'éclairage.

L'OISEAU MORT

Je viens de découvrir, à côté de la route,
Sous un rameau fleuri par la brise agité,
Un oiseau que la mort avait frappé — sans doute
Comme la Malibran — pour avoir trop chanté.

L'aurore avait versé sur lui plus d'une goutte
De rosée. Il gisait sur un lit velouté,
Et, pour le recouvrir d'une funèbre voûte,
Le prunellier formait comme un dôme argenté.

Il avait replié sa petite aile froide.
En le voyant ainsi silencieux et roide,
Je me sentis ému malgré moi. — Pauvre ami !

Il n'écrit plus ses strophes amoureuses,
Et, s'ils viennent ce soir sur ces herbes soyeuses,
Les couples fouleront le charmeur endormi.

AYMERILLOT.

PETITE HISTOIRE

(Pour le SAMEDI)

Le jour se mourait, laissant peu-à-peu la chambre dans l'obscurité.

Allongé dans un fauteuil, je rêvais à moitié, lorsqu'on frappa à la porte. Trois coups secs, à deux reprises. Ça devait être l'ami René. "Entrez", m'écriai-je. René entra. Pas très grand, sur des épaules larges, une physionomie sympathique, de beaux yeux tristes, le front plutôt bas, le menton volontaire, la chevelure blonde et abondante, voilà en deux mots le portrait de mon ami — somme toute, un beau garçon, et un solide gaillard. Avec sa belle âme et son esprit large, René est un profond philosophe.

Une véritable amitié nous unit depuis notre enfance. Nous n'avons l'un pour l'autre aucun secret, nos peines et nos joies nous sont communes.

René s'était étendu sur le divan. Il me parut mélancolique. "Tu as quelque chose", lui dis-je. "Non." "Comment! non. Je le vois bien, morbleu! Voyons, raconte-moi." "Je n'ai rien." "Oh! inutile, mon cher ami; je vois que tu souffres; ouvre-moi ton cœur, parle, je te consolerais peut-être." Il ne répondit pas, mais se leva lentement, vint prendre un cigare, l'alluma, et se rehoucha sur le divan. Les spirales de fumée s'élevaient légères, et frôlaient doucement les sombres rideaux. Un amer rictus plissait le coin de sa lèvre. L'œil perdu, comme en un songe, il parla: "Oui, dit-il, je souffre." Et après une pose: "Une journée splendide, ce dimanche. Le ciel pur, le soleil ardent, pas un nuage. La chaleur, étouffante, avait anéanti toute faculté. Seul à la maison, je sortis sur le balcon. Une chaise s'y trouvait. Je m'y laissai tomber. Pas un bruit dans l'atmosphère, pas une âme dans la ville. Tout était endormi. Je me laissais aller. Soudain, je ne sais pourquoi, je tournai la tête... En face de moi, une femme. Elle était grande, svelte et gracieuse, brune, un œil de feu, et une bouche adorable."

Il se tut un instant, fumant rageusement. Les lueurs du cigare se succédaient, de plus en plus rapides et plus brillantes à mesure que la nuit se faisait. René, comme s'il n'eût été interrompu que par une vision, continua:

"J'en frissonne encore... Cette femme, c'était mon idéal, c'était l'idéal que je m'étais plu à forger et que je croyais introuvable. J'eus peur, je détournai les yeux. Au couchant, un assombrissement. Quelques nuages, d'abord légers, courant des bordées, puis, soudain, un amoncellement se produisit. L'horizon parut tout noir. Le ciel fut obscurci. Le soleil, vaincu, s'effaça. Seule, la chaleur demeurait. L'électricité que l'on sen-

taut dans l'air, devenait énervante. Mes yeux se fermaient. Je les rouvris cependant. A la même place, la femme de tout à l'heure était restée. J'aurais dû me lever et partir. Ses grands yeux de feu me clouaient à ma place. Je sentais vaguement que cette situation devenait équivoque. Je restais fasciné... Mais je fus compris. L'orage éclatait. Un éclair aveuglant embrasa le ciel. De grosses gouttes de pluie tombaient, rares d'abord, puis plus nombreuses. Enfin, ce fut un déluge. Aux éclairs rapides succédaient, sans interruption, les plus affreux roulements de tonnerre. Cet orage était superbe. La nuit n'arrêta rien. Cependant, elle était partie. Un geste d'adieu m'avait échappé. Je crois encore la voir répondre."

Un silence se fit. René fumait toujours sans interruption.

"Le lendemain, reprit-il, je la revis; toujours aussi belle. En ne parut qu'un instant. Machinalement, je répétais le même geste que la veille. Elle répondit encore. Quel aliment pour le feu qui me dévorait!"

Il se tut encore. Son cigare, qu'il tenait entre le pouce et l'index, s'était éteint.

"Quand elle reparut, elle n'était plus seule, mais accompagnée d'une grosse matrone, à l'œil mauvais, au sourcil épais et au visage de Méduse. L'œil mauvais me regardait. Je vis la matrone lever ses bras pesants en des gestes ridicules, paraissant m'apostropher. Je vis vaguement disparaître la chevelure brune et les beaux yeux qui n'eurent pour moi pas même un regard. Je compris. La respectable matrone avait trouvé suffisamment explicite ma façon opiniâtre de regarder sa pupille. Mon cœur en saigne encore... mais je n'étais plus mon maître... j'aurais dû comprendre que... Enfin je ne l'ai plus revue."

Le même rictus plissait toujours sa lèvre. Il jeta son cigare. L'histoire de son amour, ce cigare, qui meurt faute d'un rien.

"Bah! lui dis-je sans conviction, une autre femme te fera oublier."

"Non, dit-il avec un triste sourire, j'ai aimé."

Il se leva, un éclair dans le regard. — En effet, il avait aimé, il s'était épuisé dans cet amour d'un jour, et son cœur, désormais, pour le petit dieu resterait lettre close.

MEMENTO.

UNE VÉRITABLE FINANCIÈRE

Madame B... est une vraie femme d'affaires.

—Écoute, mon vieux, disait elle l'autre jour à son mari. Je viens d'acheter à l'encan un magnifique fauteuil, qui vaut dans le moins des moins, \$10.00. Je ne l'ai payé que \$5.00. Ne viens plus me dire après cela que les femmes n'entendent rien aux affaires.

—Avais-tu besoin de ce fauteuil? lui demande son mari.

—Non.

—Mais pourquoi l'as-tu acheté alors?

—Cette question! mais pour sauver de l'argent, grand n'ais. Comment aurai-je sauvé mes \$5.00, si je ne l'avais pas acheté?

QUEL DOCTEUR AVAIT-IL?

Docteur Tisane.—Ne vous effrayez pas, mon ami, il y a deux ans j'étais exactement dans le même état que vous et maintenant je suis guéri.

Le malade (avec empressement).—Quel docteur aviez-vous?

CLASSE DE LITTÉRATURE POUR JEUNES FILLES

Le maître.—Quelle était l'analogie entre Hamlet et Mirabeau?

Jeune fille.—Je le sais: Mirabeau ne s'accordait pas beaucoup avec son père et Hamlet était à couteau tiré avec son oncle.

RÊVE FANTASQUE

(Pour le SAMEDI)

Les bruns châteaux altiers traquent dans le ciel triste,
D'un mouvement rythmique, un bien sombre contour ;
Les beaux ifs langoureux, et l'yprau qui s'attriste
Ombrageaient les verts nids d'amour

Ici, jets d'eau moirés et fontaines bizarres ;
Des Cupidons d'argent, des plants taillés en cœur,
Et tout au fond du parc, entre deux longues barres,
Un cerf bronzé d'après Bonheur.

Des cygnes blancs et noirs, aux magnifiques cols,
Folâtraient bel et bien dans l'eau et sur la mousse ;
Tout près des nymphes d'or — là-haut la lune douce !
— Vont les oiseaux en gentils vols.

Des sons lents et distincts, faibles dans les rallonges,
Harmonieusement résonnent dans l'air froid ;
L'opaline nuit marche, et d'alanguissants songes
Comme elle envahissent l'endroit.

Seuls, les châteaux pâlis tracent dans le ciel triste,
D'un mouvement rythmique, un moins sombre contour ;
Les ifs se balançant et l'yprau qui s'attriste
Ombragent les verts nids d'amour.

Aux chants des violons, un écho se réveille ;
Là-bas, j'entends gémir une voix qui n'est plus ;
Mon âme, soudain triste à ce son qui l'éveille,
Se noie en un chagrin de plus.

Qu'il est doux de mourir quand notre âme s'afflige,
Quand nous pèse le temps tel qu'un cuisant remords,
— Que le désespoir ou qu'un noir penser l'exige —
Qu'il est doux de mourir alors !

Je me rappelle encor... par une nuit de mai,
Mélancoliquement tel que chantait le hâle,
Ainsi j'écoutais bruire au-delà du remblai
Le galop d'un noir Bacéphale.

Avec ces vagues bruits fantasquement charmeurs
Rentre dans le néant, le rêve romanesque ;
Et dans le parc imbu de soudaines fraîcheurs,
Mais toujours aussi pittoresque,

DEVINETTE



Un individu se fait servir à boire. Le voyez-vous?

EMILE KOVAR.

Usages du Monde

LA TOILETTE AU BAL

Les hommes portent l'habit noir ou de couleur, le pantalon noir ou la culotte courte, la cravate, et le gilet blancs, ce dernier très ouvert, des escarpins, le chapeau à claque, des gants blancs... les seuls dont le corsage des danseuses n'ait rien à redouter.

Les femmes ont les épaules et les bras nus, des gants montant au-dessus du coude. Plus de bouquet, ni de mouchoir exhibé, mais un carnet et toujours un éventail.

La sortie de bal se laisse au vestiaire. Toutefois une femme peut avoir, à sa portée, une écharpe ou une mantille de dentelle, pour en envelopper ses épaules si elle redoute un frisson.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'on ne puisse aller au bal qu'avec les épaules nues, ni qu'il soit distingué de se découvrir excessivement la poitrine.

On peut se borner à entr'ouvrir son corsage en cœur ou en carré et, encore, sur un fichu de tulle si l'on veut. Les manches descendront jusqu'au coude et des gants long; rejoindront ces manches. On sera ainsi en grande tenue du soir, sans s'exposer à une pleurésie, si l'on est de constitution délicate, ou, si l'on est maigre, sans être obligée d'exhiber des épaules pointues et des coudes aigus

Dernier détail : les hommes auront les deux mains gantées, pour dan-

ser surtout. Une main nue peut être moite et faner le gant ou le corsage de la danseuse ; on lui tient la main, ou lui entoure la taille ; les paysans seuls se soucient peu de laisser des traces de leurs doigts sur la robe de la danseuse.

BLANCHE DE SAVIGNY.

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

On parle de la fondation d'une troupe exclusivement canadienne pour la prochaine saison théâtrale à Montréal. L'avenir seul pourra dire ce qu'il y a de pratique dans cette idée qui a germé, paraît-il dans le cerveau d'un impresario bien connu en cette ville : ce qu'il y a de certain, en tout cas, c'est que de longtemps on n'y aurait songé si la Société Artistique Canadienne n'avait cultivé comme elle l'a fait le goût musical parmi nos concitoyens. Ses classes de chant et de musique instrumentale constituent un véritable conservatoire où la nation peut espérer trouver, avant longtemps, les éléments constitutifs d'un théâtre lyrique. Cette perspective est bien faite pour valoir à la Société Artistique Canadienne un patronage encore plus flatteur que celui dont elle a joui jusqu'à ce jour, dans la vente de ses billets.

UNE BONNE HISTOIRE

Ceci se passa pendant le voyage de M. le Président de la République dans une ville du Midi.

Un ancien bedeau enrichi a eu, par l'intermédiaire d'un architecte, une carte d'invitation pour un bal à la préfecture. Il a une jolie fille, ce bedeau, et, pour que son rejeton s'amuse, il s'introduit dans un habit noir. Là voilà dans la salle de danse avec mademoiselle, qui trouve aussitôt un galant cavalier. Seul, le bedeau, gros personnage balourd, que tout ce monde intimide, que son habit et ses gants gênent horriblement, s'en va respirer plus à son aise dans le couloir, où les garçons engagés pour servir les consommations, passent et repassent, affairés.

— Qu'est-ce que vous faites donc là, à flâner les bras ballants ? lui dit soudain le maître d'hôtel, qui en est à son coup de feu. Allez chercher une pile d'assiettes.

Le bedeau, ahuri, s'empressa d'obéir. En chemin, il laissa tomber deux assiettes.

— Bogue d'animal ! s'écrie le maître d'hôtel, il n'est même pas bon à porter de la vaisselle. Quand tu viendras te faire payer, mon gaillard, je t'en l'inqueras, moi, de l'argent.

— Mais, mon bon monsieur, je ne demande rien, objecta timidement le bedeau.

— Il ne manquerait plus que ça ! C'est égal, on n'est pas maladroit comme ça. Je veux savoir qui vous a engagé ici ?

— Personne.

— Comment personne ?

— Eh oui ! monsieur... je suis un invité du bal.

Le bedeau tire son carton et le montre. Le maître d'hôtel se sauva à toutes jambes pour ne pas éclater de rire au nez du bedeau, invité de M. le Préfet.

A PROPOS D'EMPLÂTRES

Le médecin. — Essayez donc une emplâtre poreuse ; vous savez comment la poser ?

Le patient. — Oh ! parfaitement, docteur ; seulement, les savants n'ont pas encore trouvé, je crois, le moyen de la décoller sans emporter un morceau de peau.

La grosseur d'un homme n'a rien à faire avec le gros mensonge qu'il peut dire.

VOYAGEUR INTELLIGENT



Le négociant (grave et chauve). — Eh bien, mon cher monsieur, que puis-je faire pour vous ?

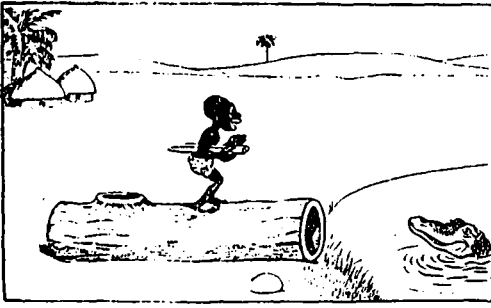
Le visiteur. — Me rendre le plus grand des services sans beaucoup vous déranger. Il s'agit tout simplement de poser votre signature en bas de ce certificat. Il s'agit de la pousse des cheveux.

Le négociant. — La pousse des cheveux ! Mais, je n'ai jamais essayé de votre remède.

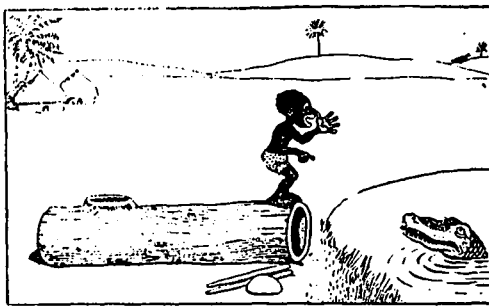
Le visiteur. — C'est bien pour cela que je vous demande de le faire.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

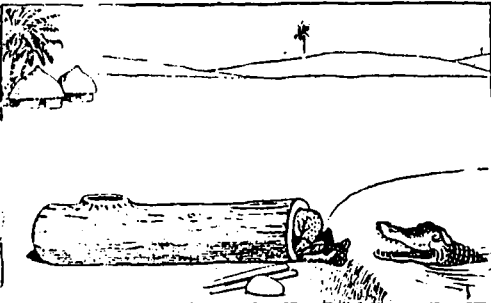
UNE HISTOIRE DE CHASSE EN AFRIQUE



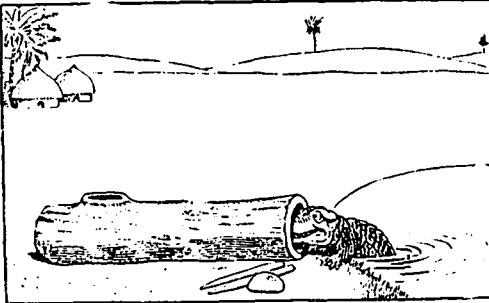
I



II



III



IV

TRUC CANAILLE

Durant l'année 187... ou 188... (le temps me manque pour déterminer exactement cette époque pénible) le Pactole inonda désespérément peu le modeste logement que j'occupais, à Paris, dans les parages du Luxembourg (le jardin, pas le grand duché).

Ma famille (de bien braves gens, pourtant), vexée de ne pas me voir passer plus d'examens brillants (à la rigueur, elle se serait contentée d'examens ternes), m'avait coupé les vivres comme avec un rasoir.

Et je gémissais dans la nécessité, l'indigence et la pénurie.

Mes seules ressources (si l'on peut appeler ça des ressources) consistaient en chroniques complètement loufoques que j'écrivais pour une espèce de grand serin d'étudiant, lequel les signait de son nom dans le *Hanneton de la Rive gauche* (organe disparu depuis).

C'était le bon temps.

On avait bon appétit, on trouvait tout succulent, et l'on était heureux comme des dieux quand, le soir, on avait réussi à dérober un pot de moutarde à Canivet, marchand de comestibles, dont le magasin se trouvait un peu au-dessus du lycée Saint-Louis, près du Sherry Gobbler.

La seule chose qui m'ennuyait un tantinet, c'était le terme.

Et ce qui m'ennuyait dans le terme, ce n'était pas de le payer (je ne le payais pas), c'était précisément de ne pas le payer. Comprenez-vous ?

Tous les soirs, au moment de rentrer, une angoisse me prenait à l'idée d'affronter les observations et surtout le regard de ma concierge.

Oh ! ce regard de concierge !

Dieu vous préserve à jamais d'une concierge qui vous regarderait comme la mienne me regardait !

La prunelle de cette chipie semblait un meeting de tous les mauvais regards de la création.

Il y avait, dans ce regard, de l'hyène, du tigre, du cochon, du cobra capello, de la sole frite et de la limace.

Sale bonne femme, va !

Elle était veuve, et rien ne m'ôtera de l'idée que son mari avait péri victime du regard.

Moi qui me trouvais beaucoup trop jeune alors pour trépasser de cette façon, ou plus généralement de toute autre façon, je ruminais mille projets de déménagement.

Quand je dis de déménagement, je me flatte, car c'était une simple évasion que je rêvais, comme qui dirait une sortie à la cloche de bois.

A cette époque, j'avais le sens moral extrêmement peu développé.

Ayant appris à lire dans Proudhon, je n'ai jamais douté que la propriété ne fût le vol, et la pensée d'abandonner un immeuble, en négligeant de régler quelques termes échus, n'avait rien qui m'infligeât la torture du remords.

Mon propriétaire, d'ailleurs, excluait tout idée d'intérêt sympathique.

Ancien huissier, il avait édifié une grosse fortune sur les désastres et les ruines de ses contemporains.

Chaque étage de ses maisons représentait pour le moins une faillite, et j'étais bien certain que cet impitoyable individu avait autant de désespoirs d'homme sur la conscience que de livres de rente au Grand-Livre.

Le terme de juillet et celui d'octobre passèrent sans que j'ollrisse la moindre somme à ma concierge.

Oh ! ces regards !

Je reçus quelques échantillons du style épistolaire de mon propriétaire, lequel m'indiquait le terme de janvier comme l'extrême limite de ses concessions.

C'est à ce moment que je conçus un projet qu'à l'heure actuelle je considère encore comme génial.

Au 1er janvier, j'envoyai à mon propriétaire une carte de visite ainsi libellée :

ALPHONSE ALLAIS

FABRICANT D'ÉCRABOUILITE

Le 8 janvier arriva et se passa, sous le rapport de mon versement, absolument comme s'étaient passés le 8 juillet et le 8 octobre précédents.

Le soir, regard de ma concierge (oh ! ce regard !...) et communication suivante :

— Ne sortez pas de trop bonne heure demain matin. Monsieur le propriétaire a quelque chose à vous dire.

Je ne sortis pas de trop bonne heure, et j'eus bien raison, car si jamais je me suis amusé dans ma vie, c'est bien ce matin-là.

Je tapissai mon logement d'étiquettes énormes :

Défense expresse de fumer.

J'étais sur une immense feuille de papier blanc environ une livre d'amidon, et j'attendis les circonstances.

Un gros pas qui monte l'escalier, c'est l'ancien recours.

Un coup de sonnette. J'ouvre.

Justement, il a un cigare à la bouche.

J'arrache le cigare et le jette dans l'escalier, en dissimulant, sous le masque de la terreur, une formidable envie de rire.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ? s'écrie-t-il, effaré.

— Ce que je fais ?... Vous ne savez donc pas lire ?

Et je lui montre les *Défense expresse de fumer.*

— Pourquoi ça, défense de fumer ?

— Parce que, malheureux, si une parcelle de la cendre de votre cigare était tombée sur cette *écrabouillite*, nous sautions tous, vous, moi, votre maison, tout le quartier !

Mon propriétaire n'était pas, d'ordinaire, très coloré, mais à ce moment sa physionomie revêtit ce ton vert particulier qui tire un peu sur le violet sale.

Il balbutia, bégayant, bavant d'effroi :

— Et... vous... fabriquez... ça... chez... moi !

— Dame ! répondez-je avec un flegme énorme : si vous voulez me payer une usine au sein d'une lande déserte...

— Voulez-vous vous dépêcher de f... le camp de chez moi !

— Pas avant de vous payer vos trois termes.

— Je vous en fais cadeau, mais, de grâce, f... le camp, vous et votre...

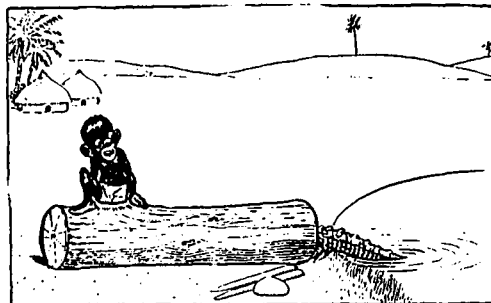
— Écrabouillite !... Auprès de mon écrabouillite, monsieur, la dynamite n'est pas plus dangereuse que la poudre à punaises.

— F... le camp !... F... le camp !...

Et je f... le camp.

ALPHONSE ALLAIS.

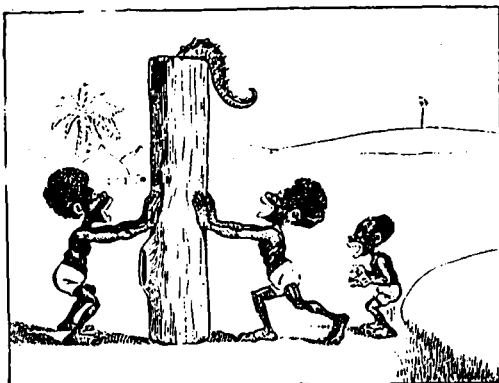
UNE HISTOIRE DE CHASSE EN AFRIQUE — Suite



V



VI



VII



VIII

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS



Le visiteur. — Ton père est-il à la maison ?
Le gamin — Non, le bonhomme n'y est jamais quand je fume ; la fumée l'acommode.

CLAIR DE LUNE

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

PAUL VERLAINE.

SOUVENIRS D'ADIEUX

(Pour le SAMEDI.)

A mon frère J. B. B.

Quand tu partis, frère, mon cœur, près d'éclater, se contint pourtant, car je voyais tes yeux humides et je refoulai mes larmes, mais comme je souffrais !

Sais-tu que souvent encore j'éprouve cette sensation de tes lèvres brûlantes se posant sur mon front et je crois entendre ta voix émue me redire : "Ma Louisa, au revoir." Ce jour-là, je n'eus pas la force de répondre ; j'étais oppressée, mon cœur saignait et sitôt que tu te fus éloigné de nous, mes pleurs jaillirent ; je pleurai longtemps, longtemps. Je prenais un âpre plaisir à rappeler tes dernières paroles, mais qui pourra me rendre l'expression indéfinissable de ton regard !

Reviens ! si tu savais comme ta chambrette est vide depuis ton départ ; ta cellule, comme nous l'appelions, est bien silencieuse. Plus de gais refrains qui l'animent... rien... que le souvenir de celui qui n'est plus là.

Oh ! reviens, frère, je t'en prie. Tous mes mugnets sont en fleurs : tu les aimais tant ! et puis, dans l'érable touffu, celui de gauche, tu sais bien, le tien, une hirondelle s'est blottie pour y élever en paix sa couvée. Viens, nous surveillerons ensemble les petits afin que pas un ne s'échappe trop tôt du nid ; car la vie de famille, n'est-ce pas, petit frère, est encore la meilleure ?

LOUISA.

Joliette, 26 mai 1896.

Curiosités Scientifiques et Historiques

(Recueillies spécialement pour le SAMEDI)

L'ALCOOL.—On cherche en ce moment avec ardeur en certains pays d'Europe, les meilleurs procédés pour utiliser l'alcool au chauffage et à l'éclairage, mais pour réussir, il faudrait que le prix de l'alcool ne soit pas porté par l'impôt à un prix insensé.

Le Syndicat des distillateurs industriels de France a déjà adressé, dans ce sens, une lettre au ministre des Finances. Il y fait ressortir que le nouvel emploi de l'alcool dans l'industrie, dans le ménage pourrait provoquer une énorme consommation supplémentaire.

* * *

SYSTÈME MÉTRIQUE.—En Turquie le système métrique est entré en vigueur à partir du 13 avril dernier. Une circulaire de la préfecture de Constantinople, adressée aux cercles municipaux, ordonne formellement d'empêcher l'usage des anciens poids et mesures.

La Russie ayant définitivement adopté l'étalon d'or, se dispose elle aussi à introduire prochainement le système métrique.

* * *

LES EAUX D'ÉGOUT.—Aux alentours de Paris les cultivateurs se servent des eaux d'égout pour fertiliser leurs champs. Les résultats de cette pratique sont des plus satisfaisants.

* * *

HONNEUR A LA SCIENCE.—L'empereur d'Allemagne vient d'anoblir le célèbre professeur Leyden. De son côté, le prince régent de Bavière a conféré la noblesse personnelle au professeur Röntgen, l'"inventeur" des fameux rayons X.

* * *

Tout arrive à notre époque de progrès extra-rapide. S'habiller de papier gris, ce qui symbolisait pour nos pères un état de déconfiture emblématique, devient ou tend à devenir une réalité. C'est pendant la guerre sino-japonaise que les Japonais ont essayé cette réalisation. Divers journaux allemands y insistent.

Le *Bersenblatt* pense qu'il y a là une nouvelle industrie. D'après lui, une importante maison de Chicago fabriquerait des vêtements en papier. Ceux-ci auraient été trouvés si légers, si souples et si commodes, que l'emploi s'en serait généralisé même dans les hôpitaux. Le prix en serait encore assez élevé, mais l'inventeur espère pouvoir remédier à cet inconvénient, d'autant plus qu'en Angleterre la fabrication des vêtements en papier peut s'effectuer, dit-il, à très bon marché.

Le *Wochenblatt* donne à ce sujet des renseignements connexes. Le papier qui sert à la confection de ces chemises et pantalons est fait à la cuve, finement froncé, superposé par feuilles et cousu ; il est ourlé légèrement avec de la laine et on le munit de boutons et d'attaches. La matière offre une grande solidité, beaucoup de souplesse et ne gêne en rien les mouvements. Le papier n'étant pas collé, les fonctions de la peau s'effectuent normalement. La matière première employée pour la fabrication de ce papier est, paraît-il, l'écorce du mûrier papyrifère.

* * *

Que deviennent les vieux souliers, lorsqu'après avoir passé de pied en pied, ils terminent au sein des choses innombrables, leur laborieuse et kilométrique carrière ? L'industrie moderne ne pouvait laisser de côté un si important déchet. En Amérique, on découpe les vieux souliers, on les manipule, on les met en pâte, on en fait du cuir artificiel, rappelant vaguement le cuir de Cordoue. Un peu de gaufrage, beaucoup de bon marché et voilà le vieux soulier rentré dans les usages de la vie. En France, d'après ce que nous apprend l'*Ingenieur civil*, on se contente, paraît-il, de recouvrir avec cet enduit les malles et les sacs de voyage. Une autre industrie, assez prospère, consiste en la transformation des vieux souliers en souliers neufs. C'est la principale occupation à laquelle se livrent les militaires internés à la prison de Montpellier. Le plus grand nombre des vieux souliers est fourni par l'Espagne. On les découpe et on arrache tous les clous, puis les morceaux sont mis à tremper dans l'eau pour les assouplir un peu, et on y taille à l'emporte-pièce des empoignes de souliers d'enfants ou de fillettes. La semelle est également utilisée de la sorte. Les plus petits morceaux sont employés pour faire les talons Louis XV, qui furent si à la mode il y a quelques années. Les morceaux un peu plus grands et amincis forment les semelles de bébés. Quant aux clous, avec un aimant on sépare ceux de fer de ceux de cuivre et ces derniers se vendent un prix encore assez élevé. Les dernières rognures, les débris qu'on balaye ne sont pas encore transformés en cuir de Cordoue, mais ils forment un engrais très recherché par certains agriculteurs.

On peut, en toute sûreté, donner aux enfants les Pilules d'Ayer, elles sont agréables au goût. C'est le meilleur cathartique connu.

DEVINETTE



Le bonhomme et la bonnemme ayant entendu du bruit dans la maison cherchent s'il y a des voleurs. Les voyez-vous tous les deux ?

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Croup, etc., etc., Donnez le BAUME RHUMAL

LE ROLE DE LA FEMME ÉMANCIPÉE DANS LA DISPENSATION DES VIEUX HABITS



Le mentiant. — Votre mari, madame, n'aurait pas une vieille paire de culottes à me donner ?

La femme émancipée. — Non, mais j'en ai, moi.

CHRONIQUE PARISIENNE

(Pour le SAMEDI)

Paris, mai 1896.

Dimanche, c'était grand grand jour de brouhaha dans tous les villages de la France entière.

On procédait, en effet, à l'opération si importante du renouvellement des conseils municipaux, pour quatre ans.

Je ne vous dépeins pas les discussions dans les groupes, la propagande de la dernière heure, les longues beuveries en escomptant les résultats...

Et les chicanes au dépouillement des bulletins de vote, donc !...

Le lendemain, chacun publie ce qu'il connaît de chiffres et de probabilités, et tous à l'envi chantent victoire.

À la bonne heure, tout le monde est content. C'est édifiant au possible et l'on voit comment un scrutin peut contenter tout le monde et son père.

Embrassons-nous, Folleville. D'ici quinze jours, des pointages auront tout changé et tout le monde sera mécontent !

Il arrive souvent que l'on ne vote pas parce que l'on ne trouve point de candidat à son goût ; mais, si les gens de Montmartre s'étaient abstenus ils auraient été bien coupables, car une candidature nouvelle s'était posée sur la Butte et nul doute qu'elle ne réussisse l'un de ces jours. En effet, les artistes et les gens de lettres avaient choisi un candidat nouveau, qui n'a encore tripoté dans aucune affaire louche : j'ai nommé le citoyen Gaston Lagneau, candidat *médiocrate*. C'est en l'hôtellerie du *Lapin Agile*, près le château des Saules, où Bruant se ploutocratise, qu'il m'a été donné d'entendre la bonne parole. La veille de l'élection, incité aux villégiatures nocturnes par la tiédeur d'une température printanière, je m'installai à la terrasse du *Lapin Agile*, où vint me trouver le candidat qui m'exposa son programme en ces termes :

« Je ne suis pas un de ces individus vulgaires doués de génie, de talent ou d'intelligence, je suis une brute polie par le frottement. Mon programme ? Le voici :

« Séparation de Montmartre et de l'Etat ; notre Président élu non par le suffrage universel, mais le Président choisissant ses électeurs, pavage en bois de la rue Cortot, afin que le bruit n'empêche pas les peintres impressionnistes de dormir ; ignorance gratuite et obligatoire. »

J'ai donné ma voix au citoyen médiocrate Gaston Lagneau, son programme me paraissant valoir celui des autres candidats. Du moins celui-là ne trompe personne, on sait en face de qui l'on se trouve.

Les comités plébiscitaires, lisez bonapartistes, avaient trouvé, eux, un ingénieux moyen de propagande. Ils avaient accroché à la grille de la colonne Vendôme une couronne portant cette inscription :

— Au général Bonaparte, 100^e anniversaire de la bataille de Lodi !

Et, s'ils se mettent à célébrer ainsi les centenaires de dates de victoires, de 1796 à 1815, nous en avons pour jusqu'en 1915, et toute l'Histoire du Consulat et de l'Empire d'Adolphe Thiers y passera.

Lodi ! La bataille de Lodi ! Elle fut très glorieuse, mais qui y songeait ? Oh ! la politique ! Elle n'oublie aucune occasion de se manifester. Lodi, c'est une couronne patriotique qu'on ne peut enlever, et les mots de polémique y sont joints habilement et font leur effet : Comités plébisci-

taires ! Je m'étonne qu'un candidat césarien n'ait pas eu l'idée de s'écrier, dimanche, par voie d'alléluie :

— *Electeurs, votez pour moi et célébrez sur mon nom la victoire de Lodi ! Celui-là eût été capable d'être élu.*

Je reconnais, du reste, que ces anniversaires, même lorsqu'on les fait servir à la politique courante, consolent de ces autres anniversaires beaucoup plus récents qu'on célèbre là-bas. Un quart de siècle, depuis la paix de Francfort ! Les gens de vingt-quatre ans n'étaient point nés lorsque se passaient ces choses. Il est bon de le leur rappeler, et c'est ce que font les Allemands eux-mêmes. Étonnez-vous donc qu'on se souvienne !

Il est définitivement acquis que Mlle Couesdon la prétendue voyante *déménage* — nonobstant les conclusions contraires de la Société psychique, qui vient d'examiner son cas. J'entends par là qu'elle a été condamnée par les tribunaux à rendre à son propriétaire la maison qu'elle avait louée, rue du Paradis, et à aller se faire endormir ailleurs.

Le Dr Aes, rapporteur, déclare « son anatomie externe un peu déféctueuse. Son œil est fuyant ; le battement de ses paupières, la volubilité de ses paroles et enfin sa mobilité générale, dénotent un état neurasthénique intermittent où sont les prodromes d'une grave maladie. »

Sacristi ! mais il faudra vous faire « soigner, » mademoiselle ; et surtout empêcher votre œil de fuir, si vous voulez rester *voyante*. Heureusement, voilà qui nous rassure un peu :

« Ce n'est pas une hystérique, ce n'est pas une épileptique... »

Allons, voyons, docteur, qu'est-ce que c'est ?

« Ce n'est pas non plus une folle, du moins pour le moment. »

Hélas ! ajoute la chanson :

Cela viendra sûrement,
Mais enfin, pour le moment,
L'as encore.

Pour conclure, « les Drs Ancosne et Chesnay croient qu'il ne reste plus que deux solutions : ou Mlle Couesdon simule, ou elle est dirigée par un agent étranger. »

Ce dernier doit être Oppert de Blowitz — eu égard aux calamités prédites à la France par cette sacrée pythonisse. Il n'y a que lui qui puisse vouloir tant de mal à notre pays.

Je sais bien que son truchement ajoute que l'Angleterre aussi « écopera, » mais c'est, sans doute pour nous donner le change.

Finie la blague de la voyante.

C'est ce mois-ci que l'Académie française nommera le nouveau titulaire du fauteuil d'Alexandre Dumas, auquel l'auteur des *Rougon-Macquart* est candidat. Nul n'ignore que M. Zola termine en ce moment une trilogie, *Lourdes-Rome-Paris* dont le dernier volume reste seul à paraître. Il était intéressant de connaître ses projets littéraires.

Interviewé, M. Zola a déclaré :

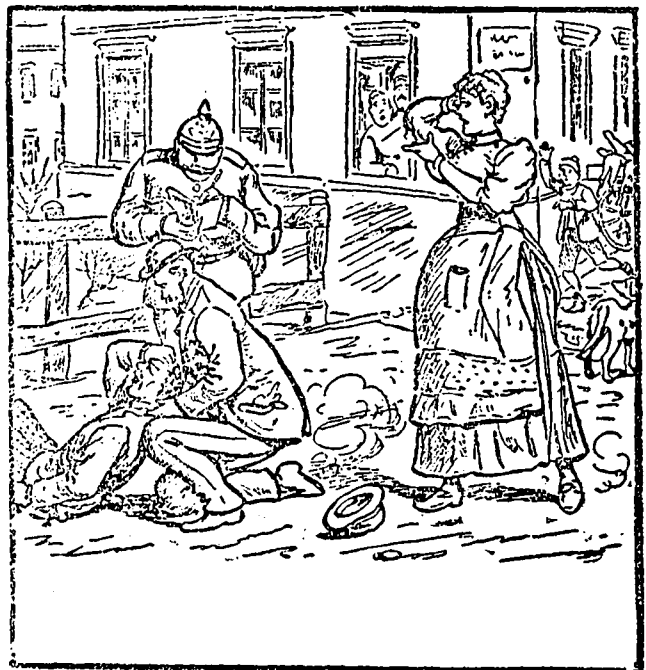
« Le succès de ma trilogie m'encourage à en entreprendre une seconde.

Celle-ci ne comprendra que deux livres nouveaux *Lyon* et *Méditerranée*, le premier volume, *Paris*, étant en même temps le dernier de la trilogie précédente. De cette façon, les deux trilogies (et ceci est bien nouveau, j'espère !) comprendront cinq ouvrages dont voici les titres dans l'ordre : *Lourdes, Rome, Paris, Lyon, Méditerranée.* »

PARISIS.

La Salsepareille d'Ayer nécessite une moindre dose, et est plus efficace, dose pour dose, qu'aucune autre médecine pour le sang.

DEVINETTE



Un passant vient d'être assommé par un gros homme. Le voyez-vous l'assillant ?

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 23 MAI

Le Diable au 19me Siècle

OU

LA FRANC-MAÇONNERIE LUCIFÉRIENNE

Révélation complète sur le satanisme moderne, le spiritisme, le palladisme, le magnétisme occulte, les médiums lucifériens, la magie de la Rose-Croix, les possessions démoniaques, les précurseurs de l'Ante Christ.

RÉCIT D'UN TÉMOIN

Par le Docteur BATAILLE

CHAPITRE PREMIER

Quelques Explications Indispensables

Pour ne parler ici que de la France, on y compte actuellement plus de 40,000 spirites. Le nombre total pour le globe est évalué à vingt millions. On sait que les francs-maçons français sont à peu près 30,000, pratiquant divers rites; dans cette quantité, 8,000 sont en même temps spirites, et la bonne moitié de ceux-ci, au moins, se recommandant de l'école d'Alexandrie, sont des spirites lucifériens. Il m'a été affirmé, en outre, qu'il y a plus de 5,000 adeptes de la cabale moderne, en dehors des arrière-loges de la maçonnerie, en France.

Ceci m'amène à dire enfin un mot de la *théurgie*, qui est le haut degré de l'occultisme. Dans la nécromancie, on se borne à évoquer les âmes des défunts. Il restait un degré à franchir; il l'a été, ainsi que le lecteur en a eu un aperçu dans mon avant-propos. Les théurgistes du dix-neuvième siècle, qui s'intitulent Ré-Théurgistes Optimates, évoquent les démons, qualifiés par eux de génies, d'anges de lumière, d'esprits supérieurs, etc. Dans leurs assemblées, disséminées sur toutes les parties du globe, ils rendent un véritable culte à Lucifer. Les trois lettres mystiques J.: B.: M.:, que les initiés vulgaires voient dans les temples maçonniques, sont reproduites dans les lieux de réunion de lucifériens; mais elles ne signifient plus *Jakin, Bohaz, Malabone*, comme dans les loges, ni *Jacques Bourguignon Molay*, comme chez les chevaliers Kadosch; en théurgie, ces trois lettres veulent dire: *Jesus Bethlemitus Maledictus*. La théurgie, c'est donc le satanisme pur.

Toutefois, il importe de remarquer que les cabalistes admis aux mystères de la théurgie ne prononcent jamais le mot SATAN; ils disent LUCIFER ou LUCIE. Ils considèrent comme hérétiques certains adeptes dissidents qui invoquent le diable sous le nom de Satan; le système de ces derniers, dont je m'occuperai aussi, s'appelle la *goétie*, par opposition à la théurgie. Les théurgistes disent pratiquer la *magie blanche*, et ils qualifient la *goétie* de *magie noire*.

C'est donc au sein d'un monde, sinon absolument ignoré en tant qu'existence, du moins à peu près inconnu, que je vais faire pénétrer le lecteur.

Quelques mots de préambule, et j'arrive à mon récit.

Il ne faudrait pas s'imaginer que l'occultisme luciférien est une nouveauté; il ne faudrait pas non plus le confondre avec la franc-maçonnerie ordinaire, dont les loges sont surtout des clubs privés.

Bien des auteurs, depuis quelques années, ont publié des livres sur la franc-maçonnerie; les uns ont reproduit des rituels, d'autres ont émis des plaisanteries qui ne manquaient pas de sel, d'autres ont colligé leurs observations sur divers faits; mais, pas un de ces auteurs, n'ayant franchi le seuil de la maçonnerie occulte, la vraie, celle des grades cabalistiques, celle qui communique avec toutes les sociétés secrètes, même non maçonniques, pas un n'a pu écrire ceci: "L'occultisme luciférien est antérieur à la franc-maçonnerie; la franc-maçonnerie est sa fille."

Voilà la vérité. Et j'en donne immédiatement la preuve. Le président du conseil de l'ordre au Grand-Orient de France, c'est-à-dire

le chef suprême de la franc-maçonnerie du rite français, ne sera pas reçu, à raison de son titre et de sa dignité, même dans une réunion d'un simple chapitre palladique; non plus le président du Suprême Conseil du rite écossais, s'il n'est pas en même temps possesseur d'une patente de grade cabalistique, qui comporte une autre initiation. Au contraire, le premier Old-Fellow venu du Canada, un Mage Elu de la Ré-Théurgie Optimata, un chevalier du Les-singbund d'Allemagne, un affilié de la San-Ho-Hoei de Chine, un Fakir luciférien de l'Inde, peuvent, à leur gré, visiter loges et arrière-loges de la franc-maçonnerie ordinaire, dans tous les pays; car, dans chacune de ces sectes sataniques, l'autorité directrice est exercée par des chefs qui appartiennent, les uns ou les autres, aux plus hauts grades maçonniques des différents rites, grades qui sont en réalité pour eux une question accessoire; et ces chefs, sur la demande de leurs subordonnés des sociétés lucifériennes, leur délivrent *ad libitum* les diplômes nécessaires pour pouvoir être reçus partout, avec communication des mots de passe, mots sacrés, mots de semestre ou mots annuels de tous les rites maçonniques du globe.

L'occultisme luciférien, qui n'est donc pas une nouveauté, a porté un autre nom dans les premiers temps du christianisme: il s'appela la Gnose, et son fondateur, c'est Simon le Mage.

Jésus-Christ venait d'apporter au monde la lumière, la vérité.

En face de son Eglise, qui régénèrait le judaïsme, Satan a aussitôt dressé le temple de la contre-religion. Les gnostiques n'étaient pas des hérétiques ordinaires; ils constituaient l'anti-christianisme. Pour tromper la multitude, on prétextait telles et telles dissidences avec la doctrine des apôtres; mais, en outre, parmi les pratiquants de l'hérésie, les chefs opéraient une sélection, et ces initiés aux derniers degrés recevaient, dans des conciliabules tenus cachés, la révélation satanique. La Gnose est donc marquée tout particulièrement du sceau de Lucifer. Elle est contemporaine de saint Pierre, le premier pape, et s'est continuée sans interruption jusqu'à nos jours, se bornant à changer de masque, selon les difficultés des époques et des gouvernements: la franc-maçonnerie, elle, en dépit de sa pompeuse et ridicule légende d'Hiram, remonte uniquement au 24 juin 1717, et ses sept fondateurs, Désaguliers, Anderson, Payne, King, Calvert, Lunden-Madden et Elliot, étaient sept gnostiques, Mages de la Rose-Croix anglaise.

La Gnose est si bien la mère de la franc-maçonnerie, qu'elle a imposé sa glorification aux frères-maçons des arrière-loges; elle a

mis sa marque au centre même du symbole principal de l'association. En effet, — et aucun franc-maçon ne pourra me contredire, car j'ai visité des loges, des chapitres et des aréopages de tous les rites, — en effet, l'emblème le plus en vue que l'on remarque en entrant dans un temple maçonnique, celui qui, dans les seaux, sur les rituels, partout enfin, figure au milieu de l'équerre et du compas entrelacés, c'est une étoile à cinq pointes, au centre de laquelle brille la lettre G. Ce signe symbolique s'appelle l'étoile flamboyante. Or, on donne aux initiés diverses explications de cette lettre G. Dans les grades inférieurs, on enseigne qu'elle signifie Géométrie. Aux frères qui paraissent capables de garder le secret, réservé à quelques élus, de la fréquentation des loges androgynes, on révèle que la lettre mystique veut dire Génération. Enfin, aux forcés jugés dignes de pénétrer jusqu'au sanctuaire des chevaliers Kadosch on apprend que ce G énigmatique est l'initiale de la doctrine des faits initiés, *Gnose*. Il ne s'agit plus alors d'une communication de pure fantaisie: c'est bien Gnose qui est le sens vrai du G de l'étoile flamboyante; car, à partir du grade de Kadosch, mot hébreu qui signifie "consacré," les francs-maçons se vouent à la glorification du gnosticisme, que l'anti-pape Albert Pike définit ainsi: "Le gnosticisme pur est l'âme et la moëlle de la franc-maçonnerie."

Ajoutons que les mystères du gnosticisme ancien sont connus depuis longtemps, ont été publiés par les érudits. Eh bien, entre



ASTAROTH

ASTARTE

Les principaux démons, tels qu'ils apparaissent d'ordinaire, d'après les diverses constatations.

la Gnose des premiers âges de l'Eglise et l'occultisme moderne, il n'existe aucune différence, je l'ai constaté.

Le principe fondamental du gnosticisme était la divinité double ; c'est exactement la thèse théologique de l'occultisme moderne. Les gnostiques prétendaient que le dieu bon était Lucifer et que le démon était le Christ ; ce que nous, chrétiens, nous appelons le vice, était pour eux la vertu ; au dogme chrétien ils opposaient la gnose, mot qui signifie " science humaine." Ainsi, en tout, ils prenaient le contrepied de l'enseignement de l'Eglise, comme les Old-Fellows, les Ré-Théurgistes Optimates, les Fakirs lucifériens et autres occultistes du dix-neuvième siècle, dont j'ai visité pendant onze ans les assemblées.

Les réunions gnostiques, secrètes, poussaient à la dépravation ; les adeptes s'y livraient à toutes les turpitudes. A ce sujet, et en ce qui concerne l'occultisme moderne, je garderai le silence ; car j'écris un livre qui pourra être lu par tout le monde. Mais, pour démontrer que la Gnose est réellement satanique au premier chef, je me borne à rappeler que l'obscénité voulue, recherchée, raffinée, est la marque probante de l'influence directe de l'archange déchu ; tous les théologiens sont d'accord sur ce point.

Bien plus, la magie était pratiquée par les gnostiques ; ils évoquaient les défunts, les esprits malins, absolument comme les occultistes de ce siècle-ci. Le christianisme naissant était fécond en miracles ; pour le combattre, les disciples de la Gnose avaient recours aux prestiges diaboliques. A cet égard encore, les spirites contemporains, avec leurs tables parlantes, avec leurs apparitions démoniaques, ne sont-ils pas des gnostiques sous un autre nom ?

Le gnosticisme avait ses docteurs. Tel, Basilide, d'Alexandrie, qui vivait à la fin du premier siècle et au commencement du second. Basilide enseignait la métempsychose. Pour peu qu'on étudie son système, on remarque qu'il a de nombreux points de ressemblance avec celui des spirites du dix-neuvième siècle : ceux-ci n'ont rien inventé ; ils copient le gnosticisme jusque dans sa théorie de la transmigration des âmes. " Je suis Platon réincarné," affirmait Basilide. J'ai vu, moi qui écris ces lignes, des occultistes prétendre qu'ils étaient Robespierre ou Franklin revenus sur terre. Qui-conque a pénétré dans les réunions de théurgistes modernes peut attester que la réincarnation y est à l'état de théorie courante.

Après Basilide, voici Montan, qui mourut en 212. Montan était un grand maître en l'art satanique de la divination. Cagliostro n'est qu'une contrefaçon de Montan. Le rite de Misraïm (franc-maçonnerie dite égyptienne) copie servilement, dans ses grades cabalistiques, tous les exercices fantasmagoriques de Montan et de ses disciples. Le docteur gnostique se plongeait dans des extases ; on peut dire que, s'il vivait de nos jours, les sujets qui se soumettent au magnétisme des médiums n'arriveraient pas à l'extase, au degré de perfectionnement acquis par Montan. En tout cas, il n'a pas été surpassé par les extatiques hypnotisés que j'ai rencontrés dans les réunions d'occultistes.

Montan avait dressé deux femmes, qui étaient ses complices. L'histoire nous a transmis leurs noms ; elles s'appelaient Maximilla et Priscilla. Les gnostiques accouraient en foule, pour admirer leurs contorsions, dignes d'épileptiques ; elles avaient la hiéranose, la maladie sacrée. Dans les réunions de la secte, elles tombaient en frénésie, puis prophétisaient. On les considérait comme deux saintes du satanisme. Jouaient-elles un rôle, ou bien étaient-elles véritablement possédées ? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Les sectaires se pâmaient à les voir et à les entendre ; ils écoutaient les oracles de ces misérables créatures ; ils se réjouissaient de ce que Montan leur disait être des manifestations de l'esprit.

Les théurgistes modernes n'ont plus Montan ; mais ils ont l'ex-pasteur Walder, anabaptiste impénitent, aujourd'hui mormon, qui réside aux Etats-Unis, dans l'Utah, qui est la doublure de John Taylor et l'un des plus actifs propagateurs du Palladisme, forme semi-maçonnique de l'occultisme luciférien ; le Rite Palladique Réformé Nouveau est, le lecteur l'a vu dans l'avant-propos, le titre officiel extérieur de l'innombrable confrérie des théurgistes dont le directoire central est à Charleston.

Ce Philéas Walder, qui est un des plus laids spécimens de l'espèce humaine que j'aie vus, a une fille, Sophie Walder, laquelle doit avoir à présent près d'une trentaine d'années, et qui est, ma foi, aussi jolie que son père est affreux. L'ex-pasteur a élevé sa fille dans le satanisme pur ; c'est Albert Pike lui-même qui lui a donné l'initiation, toute jeune ; après quoi, les occultistes des Etats-Unis ont lâché Sophie sur l'Europe. Elle est la reine de toutes les réunions de cabalistes ; elle promène ses grâces en France, en Belgique et en Suisse ; partout, les Kadosch lucifériens lui font fête.

Personne ne sait de quels subsides elle vit. Tout est mystère chez cette fille étrange, qui m'a fait l'effet, lorsque j'assistai pour la première fois à une réunion quasi-présidée par elle, d'une fée bizarre échappée de l'enfer.

Je l'ai étudiée de près et longtemps, la Sophia-Sapho (c'est son nom d'occultisme) ; mais j'avoue qu'elle est restée pour moi à l'état

de problème. Le cas de Lucile, le sujet bien connu du magnétiseur Donato, est des plus facilement explicable ; tout médecin s'en rend compte aisément. Sophie Walder est incompréhensible ; ou elle est la plus incomparable artiste en supercherie qui soit au monde ; ou bien il y a en elle quelque chose qui sort de l'ordre naturel.

C'est à elle, sans aucun doute, que le Palladisme doit sa rapide extension en France, Suisse, et Belgique. Les occultistes parisiens surtout ne savaient plus à quel diable se vouer, quand ils perdirent leur dernier chef, l'ex-abbé Constant, prêtre apostat. L'horrible Walder accourut de Charleston, avec sa fille ; il réunit quelques lucifériens, dont Albert Pike lui avait donné les adresses ; au bout de trois ou quatre séances, le recrutement prit des proportions inouïes ; on se répétait, des uns aux autres, les merveilleux prestiges de Sophia-Sapho.

Walder, son père, ou tout autre hiérarque magnétiseur, l'endort. On lui passe un fer rouge sur les lèvres ; la chair ne brûle pas ; Sophie ne se réveille plus, non plus. Mais, alors, comme elle porte un énorme collier en or rouge qui figure un serpent enroulé (c'est son ornement habituel en réunion théurgiste), on le lui enlève, et l'on apporte, dans un panier en osier, un serpent vivant. Le reptile sort du panier, se dirige vers le fauteuil où Sophie est étendue, endormie, monte lentement sur elle, et vient prendre la place du collier ; puis, après quelques sifflements, le reptile, allongeant la tête, ouvre sa gueule et la pose sur les lèvres de Sophie, comme lui donnant un baiser. C'est à ce moment qu'elle se réveille ou paraît se réveiller. Les paupières s'entr'ouvrent démesurément ; les yeux, hagards, semblent sortir de leur orbite. La bouche écume. Un accès de frénésie épouvantable la tord dans des convulsions folles. Ses cheveux se hérissent sur sa tête. D'une voix rauque, elle vomit des imprécations, des blasphèmes.

L'accès dure de huit à dix minutes. Elle est alors debout. L'accès terminé, elle demeure immobile, droite comme un I, rigide, les bras étendus en avant. On lui place sur les bras des poids considérables ; les bras les supportent sans plier, et le corps ne penche point. Après quoi, le serpent siffle de nouveau, baise encore Sophie sur les lèvres ; elle laisse retomber les bras le long du corps. Le hiérarque magnétiseur dégrafe son corsage et la met nue jusqu'à la ceinture. L'heure de la divination satanique est venue.

Avec une baguette en fer, non piquante à la pointe, le hiérarque fait le simulacre d'écrire sur la poitrine de Sophie telle question imprévue, tirée au sort parmi celles que tous les assistants ont le droit de déposer par écrit dans une urne en cristal placée au milieu de la salle. Peu d'instants après, les mots formant la question apparaissent très nettement, en lettres des plus distinctes, sur la peau blanche de la jeune femme. Chacun peut s'approcher et lire.

Pendant ce temps, le serpent siffle de plus belle, et sa queue, qui jusqu'alors pendait immobile le long de l'épine dorsale de Sophie, se recourbe maintenant, et sa pointe, comme un crayon, courant sur la peau du dos, semble y tracer des lettres, ainsi que tout à l'heure la baguette de fer du hiérarque. C'est la réponse, qui bientôt apparaît, toujours en lettres d'une netteté frappante.

On rajuste à Sophie son corsage, tandis qu'elle referme les yeux. Enfin, le hiérarque la réveille. La séance est terminée. A l'entrée et à la sortie, chacun a promis de garder le secret.

On comprendra que je ne me considère nullement comme lié par une promesse de cette nature. Mademoiselle Walder ne m'en voudra pas, j'ose l'espérer du moins, d'avoir donné un premier aperçu des exercices auxquels elle se livre depuis l'âge de dix-neuf ans. Je lui réserve, au surplus, un chapitre entier de mon ouvrage. Mes divulgations, que je saurai borner au strict nécessaire, ne pourront, du reste, aucunement lui nuire. D'autres auteurs ont déjà parlé d'elle, mais n'ont pas publié son nom. Je la nomme, comme j'en nommerai bien d'autres. Je demeure dans les limites légales, et je ne pense pas que le petit compte rendu qu'on vient de lire contienne la moindre diffamation.

Je m'expliquerai plus loin sur les phénomènes étranges, dont j'ai tenu à citer un exemple sans tarder ; je dirai, comme médecin, jusqu'où peut aller la nature dans ces choses, et où commence le surnaturel, à moins qu'il n'y ait supercherie. Pour l'instant, j'ai tenu à montrer que la vieille Gnose est toujours vivante, sous le nom d'occultisme. Qu'étaient même Maximilla et Priscilla, je me le demande, auprès de Sophie Walder ?

A la dernière de ses séances, — du moins, à la dernière à laquelle j'assistai, en cette année-ci, — la question posée à la pythonisse luciférienne fut :

Combien de papes succéderont à Léon XIII ?

Et la réponse, en lettres rouges, qui parut sur la chair blanche, fut :

— Neuf, et après eux je régnerai.

CHAPITRE II

Projet défectif d'exploration

Le *Courrier de Chine* reste vingt-huit jours à Marseille entre chacun de ses voyages. Pendant tout ce mois de repos, je me fortifiai de plus en plus dans l'idée que les confidences de Carbuccia m'avaient suggérée.

Je crus utile, toutefois, d'avouer, dès le jour de mon arrivée, mes projets à un vénérable ecclésiastique, M. l'abbé Laugier, un de mes meilleurs amis et le prêtre à qui je soumettais mes cas de conscience.

Le digne abbé, je dois le dire, fut d'abord quelque peu effrayé de ma résolution. Le cas, en outre, était, à son avis, des plus délicats. Je lui montrai mon diplôme de membre des hauts grades cabalistiques de la maçonnerie occulte, en lui donnant l'assurance que je l'avais tout simplement acquis à beaux deniers comptants et que je n'avais, en aucune façon, contracté le moindre engagement contraire à ma foi. Mais cela ne suffisait point à le rassurer. Je pouvais, pensait-il, me trouver pris dans quelque réunion et mis en demeure de commettre une profanation ; le désir de connaître à tout prix ces choses mystérieuses ne me ferait-il pas oublier mon devoir ? et si, d'autre part, je refusais d'être complice, ne m'exposerais-je pas alors à un danger ?... Telles étaient ses objections.

Je lui donnai ma parole de chrétien que, dans ce cas, je sacrifierais ma curiosité. J'espérais, au surplus, me tirer avec un peu d'adresse des difficultés qui pourraient surgir. En tout cas, si mon habileté se trouvait en défaut, ce serait tant pis, je ne poursuivrais pas mon exploration. Quant à la question de péril, je haussai les épaules. Agissant pour le bien général, ne poursuivant qu'un but, celui de me mettre en mesure de démasquer une contre-religion d'abomination et de crime, je me sentais la conscience légère ; j'avais souvent déjà côtoyé la mort, sans crainte ; si je me trouvais tout à coup en face d'assassins furieux de voir leurs secrets surpris, eh bien, ma vie serait chèrement défendue.

Le bon abbé Laugier frissonnait en m'écoutant. Il m'avait connu tout enfant, dès ma septième année ; il était le vieil ami de ma famille. Il me savait incapable de me laisser pervertir par les sectaires, à qui j'allais me mêler pour les besoins de mon enquête *de visu*. Aussi, j'estime qu'au fond il tremblait plus pour mon existence que pour mon âme. Néanmoins, il revint encore une fois sur le malaise qu'il éprouvait, au point de vue religieux, à me donner son approbation. Lui confier mon dessein, c'était, somme toute, disait-il, prendre son conseil ; et il parla alors d'en référer à ses supérieurs ecclésiastiques.

Là-dessus, je me rebiffai vivement. Je suis bon catholique, c'est vrai, comme tous mes collègues de la marine ; mais aussi, comme tout marin, je suis obstiné, disons le mot, têtue ; bref, je l'avoue, j'ai un peu mauvaise tête. Cette perspective inattendue d'une consultation générale me déplut fort. Mon projet était tout personnel ; je l'avais mûri pendant la longue traversée ; sa réalisation était déjà commencée, puisque ma première démarche à Naples m'avait si bien réussi. Je ne doutais pas, certes, des bonnes intentions des supérieurs de l'abbé à mon égard ; mais un mot imprudent pouvait échapper quelque jour à l'un d'entre eux ; enfin, pour tout dire, une entreprise comme la mienne avait besoin d'être absolument ignorée pour aboutir à un plein succès. Sur ce point, je tins bon, et le brave et digne homme vit bien qu'il perdrait son temps à vouloir me convaincre de l'utilité d'une consultation sur mon cas.

L'abbé Laugier en prit donc son parti. Il me calma ; car je m'étais presque fâché. Il poussa un gros soupir, leva les yeux vers une statuette de la Bonne Mère qui était sur sa cheminée ; je compris, au mouvement de ses lèvres, qu'il murmurait une courte prière demandant sans doute au ciel une surabondance de protection pour moi. Lors, il me retint à déjeuner, comme il avait l'habitude de le

faire à chacun de mes séjours à Marseille. Il aimait, en général, beaucoup les longues causeries faites après table, — très frugale, d'ailleurs, — et au cours desquelles je lui rapportais, disait-il, des nouvelles fraîches de Dieu. Ma situation me mettait, en effet, facilement en rapports avec toutes les missions catholiques du monde entier, au Japon, en Chine, aux Indes, dans les deux Amériques ; et, comme de juste, je ne manquais jamais d'aller en passant rendre visite à ces apôtres, à ces pionniers de la civilisation évangélique, et naturellement aussi, à mon retour, j'avais provision de nouvelles, de conversions, histoires de catéchumènes à raconter, toujours plus intéressantes à entendre dire qu'à lire dans des lettres.

C'était une fête que le jour de mon arrivée chez mon vieil ami ; on mettait les petits plats dans les grands ; quelques intimes, prévenus dès la veille, festinaient chez le bon prêtre ; et, au dessert, grand nombre de fidèles de la paroisse s'en venaient écouter mes récits. Cette fois, j'avais eu soin de ne pas informer l'abbé Laugier à l'avance. Il s'excusa, en me grondant d'être tombé chez lui comme une bombe ; mais la nature des nouvelles exceptionnelles, au sujet desquelles nous avions à causer, lui fit bientôt comprendre, surtout après l'incident qui suivit sa proposition de consultation, que j'acceptais son invitation à la condition expresse que nous déjeunerions seuls. Il en fut ainsi, et personne ne vint nous déranger.

J'avais mis l'abbé au courant de l'affaire Carbuccia. Il n'ignorait pas l'existence des sociétés où un culte secret est rendu à Lucifer. Je ne lui apportai donc aucune révélation. Mais il ne connaissait l'organisation du satanisme que par ouï dire. D'autre part, il savait plusieurs faits détachés, où l'intervention des démons avait été manifeste, et il me les cita.

En parlant de ces choses surnaturelles, il m'arriva de laisser échapper une expression d'étonnement, au sujet de ce pouvoir que Dieu concède à l'enfer.

— Les faits sont là, me répondit mon vénérable interlocuteur ; il faut bien les constater. Pourquoi Dieu tolère-t-il de tels outrages à sa divinité ? Ses plans providentiels sont impénétrables... Dieu a permis à Satan de tenter la première femme ; jaloux de l'humanité, l'ange du mal a pu introduire ainsi la mort dans le monde ; c'est lui qui a fait succomber Eve dans l'épreuve ordonnée par Dieu... C'est par la permission de Dieu que Satan exerce une sorte d'empire sur les autres anges apostats comme lui. Dieu se sert de lui, encore, pour éprouver les humains, sans exemption en faveur des bons, et pour châtier finalement les méchants... L'Église nous apprend aussi que

Satan est un esprit de mensonge dans la bouche des faux prophètes et des hérétiques ; que lui ou ses démons tourmentent, obsèdent les hommes, leur inspirent des mauvaises actions, et peuvent même les posséder ; qu'il se transforme en ange de lumière, pour mieux tromper ceux à qui il apparaît ; qu'il a le pouvoir de causer plusieurs maladies ; qu'il nous attaque principalement à la mort, et conduit les âmes des méchants en enfer ; que son pouvoir et sa malice, subordonnés à la volonté de Dieu, auront beaucoup plus d'étendue encore au temps de l'antéchrist qu'à présent ; enfin, qu'il sera jugé au dernier jour... Voilà ce que la religion nous enseigne, en rassemblant les passages des Écritures où il est parlé de Satan... Nous n'avons pas à juger des desseins de Dieu ; notre devoir est de nous incliner...

Maintenant, poursuivit l'abbé, quand nous nous trouvons en présence d'un fait surnaturel, à quoi reconnaitrons-nous qu'il est l'œuvre de l'intervention divine ou celle de l'action du démon ?... Par leur essence et par leur but, les œuvres du ciel sont toujours bonnes, tandis que les œuvres de l'enfer sont toujours mauvaises... Mais, comme Satan est le prince du mensonge, comme, dans le pouvoir que Dieu lui laisse, il a celui d'user de subterfuge, jusqu'au point de paraître même dans tout l'éclat d'un archange céleste, l'Église, pour nous mettre en garde contre ces tromperies, nous indique les signes certains qui témoignent l'action directe de l'esprit du mal.



C'est la réponse qui apparut, en lettres d'une netteté parfaite.

Et le digne prêtre m'énumérait divers caractères permettant de reconnaître l'intervention démoniaque et d'éviter l'erreur.

Ainsi, le Rituel Romain déclare que, si un sujet converse dans une langue qu'il n'a jamais apprise, s'il découvre les choses éloignées et cachées, s'il déploie des forces qui surpassent évidemment son âge et sa condition, on peut pressentir dans ce cas la présence de l'esprit mauvais.

Le père jésuite Martin Delrio, docteur d'une haute science, qui a traité ces questions délicates, nous a laissé un résumé de l'enseignement des plus éminents théologiens. Il résulte de ces études qu'un prodige est l'œuvre du démon, quand il est réellement au-dessus des forces de la nature physique, et quand, d'autre part, celui qui le produit prétend prouver par ce moyen une doctrine contraire à la foi catholique, quand il n'a pour but que d'amuser les hommes ou de satisfaire la curiosité et les passions, et encore quand il est produit par des pratiques cabalistiques, ridicules, superstitieuses, sans invocation à Dieu et à Jésus-Christ.

Dès que le magnétisme produisit des abus, l'Église romaine s'émut, et le Saint-Office adressa des instructions à tous les évêques de la catholicité. Dans ce grave document, me disait l'abbé Laugier, nous trouvons aussi parmi les signes qui permettent au fidèle de reconnaître la présence et l'intervention de l'esprit mauvais : la prétention de deviner et de prédire l'avenir ; la faculté de découvrir des choses inconnues ou éloignées ; l'évocation des morts ; la vision de toutes sortes de choses invisibles ; la prédication d'une religion nouvelle.

Enfin, à propos des tables parlantes, l'abbé, me citant un cas où la table avait fait des réponses ordurières, concluait en ces termes :

— Les réponses ordurières sont un des signes les plus certains, les plus infaillibles, auxquels tout chrétien reconnaîtra l'intervention de Satan.

L'abbé pensait que Satan manifeste surnaturellement son action bien plus souvent qu'on ne croit, et que bien des faits, auxquels les sceptiques ne prennent pas garde, sont cependant étranges, extraordinaires, aux yeux de l'observateur attentif.

Il me raconta, comme exemple, une affaire criminelle qui avait passionné ses compatriotes méridionaux en 1856, l'affaire Matraccia.

— Écoutez, me dit-il. Ce n'est pas un roman, ceci ; c'est un procès qui s'est déroulé publiquement devant la cour d'assises d'Aix, un procès dont les débats ont été imprimés dans tous les journaux de l'époque. Les collections de ces feuilles sont, au surplus, à la Bibliothèque publique de la ville, où quiconque peut les consulter. Eh bien, ce procès a révélé des choses inouïes, et son dénouement a été accompagné de circonstances bizarres qui ont été également relatées par la presse de toutes les opinions.

Ce Matraccia était un de ces Italiens que l'on reconnaît à première vue, noirs de peau et de poil, d'une beauté sinistre. Fainéant et débauché, on ne lui connaissait aucun état, il n'exerçait aucune profession. De quoi vivait-il ? Cela est demeuré un mystère. Il allait et venait, d'Italie en France, de France en Sicile, de Sicile en Égypte, d'où il revenait encore en France. Son quartier général paraissait être Marseille. Quoiqu'il en soit, il n'appartenait à aucune maison de commerce ; dans ses voyages sans but connu, il dépensait beaucoup d'argent ; et notez bien qu'à son procès il n'a pu justifier d'aucuns moyens d'existence.

Donc, en 1856, il eut maille à partir avec la justice française. Son cas lui faisait encourir la peine capitale. Il avait poignardé, sans qu'il ait jamais voulu dire pourquoi, une femme chez laquelle il se trouvait un jour, une de ces malheureuses qui sont la honte de leur sexe et dont la profession ignoble porte un nom qu'une plume honnête n'écrit jamais que forcée et à regret.

Ce n'était point pour la voler qu'il avait assassiné cette femme ; elle ne possédait rien ou presque rien. Il ne s'agissait non plus ni de vengeance, ni de haine ; il était avec elle dans d'excellents termes. Il avait tué pour tuer ; c'est du moins ce que l'on crut, et, au premier moment de son arrestation, on avait présumé qu'il était peut-être fon.

— Mais, enfin, pourquoi avez-vous poignardé cette malheureuse ? lui demanda l'agent de police qui s'empara de lui, après le crime.

Matraccia répondit, d'un ton de brute :

— " Je voulais avoir de son sang."

Quand le juge d'instruction chercha à avoir l'explication de cette phrase incompréhensible, échappée dans un premier moment d'affolement, sous le coup d'une arrestation inattendue, Matraccia prétendit qu'il ne se souvenait pas d'avoir fait cette réponse à l'agent ; il la nia ; l'agent maintint sa déposition. Alors, Matraccia refusa de s'expliquer en aucune façon sur le mobile de son meurtre.

— " Je suis pris cette fois, grommela-t-il ; c'est tant pis pour moi !... J'ai été un maladroit... Je ne nie pas l'assassinat... Jugez-moi vite, coupez-moi le cou au plus tôt, cela m'est égal ; tout ce que je vous demande, c'est de me laisser garder mon perroquet jusqu'à mon exécution."

Matraccia possédait, en effet, un perroquet, dont il ne se séparait

jamais. A la rue, il avait toujours cet oiseau sur son épaule, et les habitués des promenades publiques de la ville, notamment ceux du cours Belzunce, ne le connaissaient que sous le nom de " l'Italien au perroquet."

Le magistrat instructeur crut devoir satisfaire cette fantaisie de l'accusé ; son perroquet fut son compagnon de captivité. Mais, par contre, le juge eut soin de ne pas presser l'instruction, et ainsi il agit sagement.

Une enquête minutieuse fut faite dans les divers pays que Matraccia fréquentait. On apprit, par la police de Naples, qu'il était carbonaro. A Messine, en 1850, il avait assassiné un prêtre, mais sans le voler ; il avait réussi à se tirer des mains de la justice sicilienne, grâce à la connivence d'un géolier, a-t-on dit. Ce fait d'impunité ne fut jamais éclairci et donna lieu dans le pays à de nombreux commentaires. Ce qui fut remarqué aussi, c'est que, la veille du jour où Matraccia avait assassiné ce prêtre une femme de mœurs légères avait été aussi poignardée, sans qu'on pût jamais soupçonner son meurtrier, lequel s'était échappé à loisir, après avoir recueilli, — fait particulier et horrible, — tout le sang qui avait coulé de la gorge tranchée de la victime.

Or, dans le crime de Marseille, c'était également une femme ayant une conduite notoire que Matraccia avait égorgée ; mais là, il avait été pris. Et, d'autre part, il fut établi que, dans la semaine du crime, il avait rôdé aux alentours des demeures de divers prêtres, principalement des prêtres âgés. Interrogé sur le motif de ces allées et venues suspectes, il nia selon son système et se renferma dans un mutisme absolu.

A Naples, en 1852, il avait incendié une église. Il fut encore établi qu'en Égypte il avait fait partie d'une bande de scélérats, ne vivant que de rapines ; la bande avait été capturée un jour ; Matraccia, seul, parvint à s'évader de la prison du Caire, on n'a jamais su comment.

En France, le mystérieux bandit fut bien gardé. Il comparut aux assises pour répondre de ses forfaits. On ne put obtenir de lui aucun éclaircissement. Il avouait le fait brutal, le crime, qu'il ne pouvait nier, bien entendu ; mais il demeurait opiniâtement muet sur tout le reste. En vain, on lui demanda de nommer ses complices ; car il paraissait évident qu'on était en présence d'une vaste organisation criminelle, assassinant dans un but inexplicable.

A cette question, Matraccia répondit, avec un rire cynique, narquant la cour et les jurés :

— " Je n'ai pas d'autre complice que mon perroquet."

Par une déplorable condescendance, on l'avait autorisé à garder son perroquet, même devant les assises. Et ce fut un spectacle sans pareil, que celui de cet accusé, subissant dans un prétoire criminel les interrogatoires du président, opposant, sans s'expliquer, ses démentis aux affirmations accablantes du ministère public, et portant ce volatile vert perché sur son épaule.

Ce perroquet de l'assassin est demeuré légendaire. Tous les journaux du temps l'ont mentionné, en rendant compte des débats. C'était un oiseau étonnant ; il disait des choses extraordinaires, parlait latin (*sic*) ; il psalmodiait, avec des intonations de parodie moqueuse, des psaumes et des oraisons de l'Église ; au cours du réquisitoire, il interrompit l'avocat-général, pour lui jeter une injure obscène. Ce fut un scandale. Le président y mit fin, en ordonnant l'enlèvement de cette vilaine bête ; mais Matraccia, à son tour, jura, se démena comme un possédé, et se retira, emmené par les gendarmes, hors de la salle d'audience.

Matraccia fut condamné à mort. En entendant la sentence, il dit au jury, d'un ton déclamatoire, que le feu du ciel le vengerait.

Enfin, il fut exécuté. On choisit, pour le supplice, une vaste place, située en l'endroit le plus élevé de la ville, et nommée la Plaine. Plus de trente mille personnes se pressèrent autour du lieu de l'exécution. La justice fit dresser un échafaud très haut. Matraccia fut conduit à l'expiation suprême dans une charrette ; il avait toujours son perroquet sur l'épaule.

Quand le bourreau le saisit, le perroquet ne le quitta pas. L'assassin eut la tête tranchée ; mais son compagnon ailé disparut en même temps. Les bonnes gens, impressionnées, dirent que le bourreau et ses aides le virent se fondre instantanément comme une bulle de savon qui crève ; mais c'est là sans doute une exagération ; l'oiseau maudit dut simplement s'envoler. Quoi qu'il en soit, aucun journal n'annonça plus tard qu'il avait été retrouvé, et pourtant toute la presse mentionna sa présence sur l'échafaud.

Ce qui est plus singulier, ce qui a été publiquement constaté, ce qui a été relaté authentiquement, c'est la brusque apparition d'une comète, le jour de l'exécution de Matraccia, que toute la ville, dès l'ouverture du procès, nomma : *Matraccia, le fils du Diable*. Cette comète brilla longtemps d'un vif éclat. On se demandait s'il n'y avait point là quelque présage de malheur, quelque menace diabolique contre les juges du carbonaro, incendiaire d'église, assassin de prêtre.

(A suivre)

LE BARON TZIGANE

Opéra-comique en trois actes

POÈME DE

ARMAND LAFRIOUE

POLKA-MAZURKA

JOHANN STRAUSS

MUSIQUE DE

PIANO

Musical score for the beginning of the Polka-Mazurka, featuring piano accompaniment with dynamics like *f* and *mf*.

Musical score for the first system of the Polka-Mazurka, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the second system of the Polka-Mazurka, showing piano accompaniment with dynamics like *f* and *mf*.

Musical score for the third system of the Polka-Mazurka, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the fourth system of the Polka-Mazurka, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the first system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the second system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the third system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

TRIO

Musical score for the fourth system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the fifth system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

Musical score for the sixth system of the Trio, showing piano accompaniment with dynamics like *p* and *mf*.

SUB TUUM

PAR L'ABBE BERNARD

Mod^o religioso

CHANT

Sub tu um - pree - si - di - um con - fi - gi - mus,

ORQUE

Sancta De - i ge - ni - trix, Nos - tras de - pre - ca - ti - o - nes -

ne des pi - ci - as in ne - ces - si - ta - ti - bus, Sed a pe - ri - culis eun -

ctis li - be - ra - aos sem - per, Vir - go - glo - ri - o -

sa - et Je - ne - dic - tal A - men - A - men!

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

Il fut convenu que Lafressange garderait toute liberté d'aller et de venir, sous la surveillance occulte de la police, mais que M. Philémon Chaudenay prenait l'engagement au nom du jeune journaliste et au sien propre, de ne point quitter Bridport jusqu'à la constatation absolue de son identité, jusqu'à ce que l'officier de police eut reçu des ordres.

Le déjeuner au chalet réunit autour d'une table, à la fois élégante et abondante, la tante Elvira, la Jolie Berthe, Léo Lafressange et l'oncle Philémon.

Celui-ci apportait la bonne nouvelle.

Le terme des épreuves était arrivé.

— Quel bonheur ! s'écria l'oncle Philémon. Nous allons pouvoir faire de la musique.

Et sa satisfaction ne connut plus de bornes, lorsque Lafressange lui eut avoué qu'il jouait quelque peu du piano, et déchiffrait passablement.

— J'espère bien, fit l'oncle tout entier à son idée, que vous allez nous rester longtemps et que la police ne vous délivrera pas de sitôt votre *exeat*.

A cet instant, la tante Elvira se crut en devoir d'intervenir.

— Mais Philémon, minaudent-elle, vous êtes comme toujours d'une indiscrétion inconcevable. Qui sait si à Paris, et cela doit être, M. Lafressange n'est pas impatientement attendu !

— Ma foi, non Madame, répliqua franchement Lafressange, personne, ne m'attend à Paris, si ce n'est mon ami Flavien Mauroy. Et comme il va venir me rejoindre ici, vous voyez, Monsieur, que je suis libre comme l'air, et je puis accepter votre aimable invitation bien je craigne d'être indiscret. Car j'ai déjà envahi de force votre domicile.

— Et c'est fort heureux, s'écria l'oncle Philémon, autrement il aurait pu, en réalité, vous arriver un irréparable malheur. Quant à abuser de notre hospitalité, n'ayez aucune crainte, le chalet est très vaste, nous l'avons pour tout le mois. Ensuite nous retournerons pour quelques semaines à Paris, et enfin nous irons alors passer la fin de l'année et la plus grande partie de l'automne à *Lande Courte* où Mlle de Kermor veut bien nous donner l'hospitalité.

Et l'oncle Philémon appuya sur ces derniers mots d'une façon à la fois emphatique et plaisante.

Mlle Berthe n'avait point desserré les dents.

Et en vérité elle était de méchante humeur.

Elle avait été enchantée de rendre service à M. Lafressange, au nom de l'humanité, de la charité. Mais maintenant elle trouvait qu'il allait prendre beaucoup trop de place dans sa vie.

C'était une indépendante que Mlle Berthe, une sorte de sauvageonne, n'aimant traîner à sa suite ni patitos, ni cavaliers servants.

— Ça va être assommant, se disait-elle, ce M. Lafressange va être toujours là, il va se croire obligé de me faire la cour. Voilà le temps, que je me faisais une fête de passer seule à Bridport au bord de la mer, voilà ce temps complètement gâché.

Ce qui mécontentait surtout Mlle Berthe, c'est que, malgré elle, elle s'occupait beaucoup trop de lui.

Elle se souvenait de la simplicité avec laquelle, une fois prévenu du danger qu'il allait courir à Melcombe, il avait annoncé son intention bien arrêtée de s'y rendre quand même, tout uniment parce qu'il voulait accomplir son devoir.

De plus, elle reconnaissait qu'il était très bien de sa personne, distingué, intelligent, puis devait être en outre foncièrement honnête, et elle ajoutait, en terminant cet examen auquel elle s'était livrée malgré elle :

— Et je vous demande un peu ce que cela peut me faire ?

Aussi répondit-elle un peu brusquement à l'oncle Philémon qui venait de l'interpeller en ces termes :

— Eh ! ma fille Berthe !... tu ne dis rien !... Joins donc tes instances aux nôtres, pour retenir le plus longtemps M. Lafressange auprès de nous.

— Mais, mon oncle, je crois que nos instances n'auraient aucune action auprès de monsieur, qui s'ennuiera énormément à Bridport, j'en suis certaine.

Involontairement Lafressange tressaillit, et leva des yeux tout étonnés sur la jeune fille. Il avait l'air de lui demander :

— Que vous ai-je fait ? quel est le motif de ce changement d'humeur ?... Pourquoi devenez-vous méchante, ou tout au moins hostile, après avoir été si bonne ?

Si bien qu'il était temps que le déjeuner prit fin, car Lafressange se trouvait en grand embarras

C'était entendu, il acceptait.

De son côté, il s'occupait, mentalement, beaucoup trop de Mlle Berthe, mais du moins il n'essayait point de réagir contre le sentiment par trop tendre qui l'envahissait.

L'aversion sourde de celle-ci devint tellement transparente que Lafressange, rencontrant Mademoiselle Berthe dans le pare du petit cottage, fut en droit de lui dire :

— Mon Dieu ! je m'aperçois parfaitement que mon séjour ici vous serait désagréable, n'ayez crainte, je vous le jure, malgré les instances de vos chers parents, sitôt qu'il me sera possible de le faire je retournerai en France.

Et il ajouta d'un ton pénétré :

— Cependant, croyez moi bien qu'au fond de mon cœur, une éternelle reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus, et je n'oublierai jamais que je vous dois la vie !

L'enfant gâtée reconnut qu'elle avait été trop loin, dans sa maussaderie, aussi, tendant la main au jeune homme, lui répondit-elle :

— Pardonnez-moi, je suis nerveuse, fantasque, et il ne faut pas attacher d'importance à ces boutades, auxquelles mon oncle et ma tante ont fini par s'habituer.

Et la paix fut faite.

Elle ne demandait qu'à être conclue.

Lafressange venait de quitter la jeune fille, lorsqu'il se heurta, au détour d'un boulingrin, à la tante Elvira.

Mme Chaudenay prit la main du jeune homme, la serra énergiquement dans ses puissantes phalanges, nous avons dit que la tante Elvira gantait un fort 9 1/2 ;

— Surtout de la prudence ! dit-elle.

— Oh ! madame, répondit-il, vous pouvez être tranquille, quand on a subi les épreuves que je viens de traverser, elles vous donnent de l'expérience.

La première partie de l'après-midi fut employée, par Lafressange, à s'habiller d'une façon convenable, et à expédier en outre des dépêches télégraphiques.

Il télégraphiait à M. Jacquemain au *Courrier des Deux-Mondes*, à Flavien Mauroy surtout, afin que ce dernier vint le plus tôt possible à Bridport même, constater qu'entre lui, Lafressange, et Walter Handel il n'y avait jamais eu rien de commun.

Enfin, un commissionnaire partait pour Melcombe, et allait chercher la valise du journaliste.

Celui-ci n'avait pas eu à lui le plus petit instant, et il fut tout étonné d'entendre sonner cinq heures de l'après-midi.

L'oncle Philémon, Mme Chaudenay et Mlle Berthe allaient à la plage.



Une femme était assise sur une grosse pierre ; d'un œil soucieux elle sondait l'horizon.

C'était l'heure du bain, et une pleine eau serait des plus utiles à Lafressange, qui, vu ses étranges sports de la veille, était outragément courbaturé.

Il y avait foule sur la plage.

L'oncle Philémon, en triton, était inénarrable.

Mais tante Elvira avec ses formes masculines, semait autour d'elle une vague effroi.

Avec un certain dépit, Lafressange s'aperçut que Mlle Berthe ne s'occupait nullement de lui.

Nageant comme une véritable naïade, elle tirait magistralement sa coupe, et piqua droit vers la haute mer.

Bientôt le petit bonnet de couleur qui lui serrait la tête n'apparut plus entre les vagues que comme un point rouge.

Lafressange se résolut à prendre un bain tout seul.

Il s'était écarté instinctivement de la tante Elvira, dont les grands bras, les longues jambes, lui faisaient l'effet de pattes de crabes.

D'ailleurs, l'oncle Philémon ne savait pas nager, il se cramponnait à la corde et il poussait des cris de paon, sitôt que son adorée épouse s'éloignait de lui.

Sans s'occuper davantage du couple Chaudenay, non plus que de l'indépendante Berthe, il piqua une tête de l'estacade et se disposa à prendre du champ, pour sortir de la foule des baigneurs, lorsque tout à coup une exclamation lancée à quelques verges de lui l'arrêta net.

Une tête venait tout à coup de surgir de l'onde amère, en face de lui, et s'écriait en l'apercevant ;

— Ah ! quelle surprise ! je vous croyais retourné à Paris sans crier gare.

Cette tête appartenait à Théodore Mindeau, le correspondant de la *Morgen-Post* de Vienne.

Lafressange remarqua que M. Mindeau était sensiblement pâle.

Était-ce l'effet du bain, le froid, le journaliste viennois se montrait sous une nuance verte.

Les deux hommes se serraient la main, tout en continuant à nager côte à côte.

— Oui, oui, répéta Théodore Mindeau, en ne vous voyant pas revenir à l'hôtel après la soirée de la grève qui a été si mouvementée, j'ai cru que vous étiez reparti pour Paris.

— Ah ! si vous saviez ce qui m'est arrivé, commença Lafressange.

— Rien de désagréable, je suppose, répliqua M. Mindeau ; croyez, mon cher confrère, je serais réellement désolé.

— Tout ce qu'il y a de plus désagréable. Je vous conterai cela en détail, tout à l'heure sur la terrasse, en prenant un apéritif.

— Figurez-vous que j'ai été on ne peut plus surpris de votre départ... d'autant que vous aviez laissé votre valise à l'hôtel... le propriétaire de l'établissement me menaçait d'aller trouver le constable... Vous ne m'en voudrez pas, je l'espère, d'avoir répondu pour vous. J'ai envoyé promener cet honorable industriel, en lui donnant le nom de votre journal, et en lui affirmant qu'il n'avait aucune espèce de crainte à avoir.

Lafressange remerciait chaleureusement.

En pareille occurrence ayant tant de choses à se communiquer, on comprendra aisément que le bain des deux jeunes gens ne devait pas être de longue durée. Promptement ils abandonnèrent la mer et quelques minutes plus après, ils étaient attablés sur la terrasse, tandis que l'oncle Philémon et sa moitié poursuivaient leurs exploits nautiques.

Mlle Berthe n'avait point reparu.

Alors Lafressange commença le récit de son odyssée.

Théodore Mindeau l'écoutait tout yeux et tout oreilles.

— Surprenant ! répétait-il de temps à autre, incroyable ! C'est à n'y rien comprendre ! C'est un miracle que vous n'avez pas été accroché à une lanterne, ou mis en pièces par cette population affolée.

— Je suis convaincu répondit Lafressange, qu'avant mon dernier jour, je ne reverrai jamais la mort d'aussi près.

Lafressange insistait, en outre, sur l'extrême bonté de l'oncle Philémon, sur celle de Mme Chaudenay, excellentes gens malgré leurs ridicules et leurs travers.

— Figurez-vous, reprit-il, qu'après avoir fait entendre raison au constable, qui voulait commencer par me mettre la main dessus, M. Chaudenay a appris de l'officier de police que l'on était convaincu de la présence à Melcombe ou dans les alentours, du véritable Walter Handel, qui avait été signalé, d'ailleurs, depuis longtemps déjà, comme devant se rendre en Angleterre.

Théodore Mindeau demeura un instant sans mot dire, il réfléchissait.

— A quoi pensez-vous ? répliqua Lafressange.

— A une chose essentiellement désagréable, reprit le correspondant de la *Morgen-Post* de Vienne. C'est que la méprise, dont vous avez été malheureusement victime, va de nouveau faire des siennes.

— Comment cela ? répliqua Lafressange tout surpris

— Oh ! mon Dieu ! de la façon la plus simple, et c'est moi, qui, cette fois cours les risques d'être pris pour le nommé Walter Handel.

— Mais pour quelle raison ?

— Suivez bien mon raisonnement, mon cher confrère. Vous n'avez pas remarqué qu'entre nous deux il existe une vague ressemblance ?

— Oh ! bien vague.

— Très vague, j'en conviens, mais tenez pour certain qu'il n'en faut pas plus pour que je sois coffré. Même coupe de barbe, même coupe de cheveux, même taille, même largeur d'épaules. Je suis beaucoup plus âgé que vous, c'est vrai, mais la police et la justice, lorsqu'elles ont envie de mettre la main sur quelqu'un n'y regardent pas de si près. Certainement, au bout de peu de temps, je ferai constater mon identité, mais je n'en aurai pas moins été en prison, et je vous avoue que cette perspective me sourit fort peu. Je ne me soucie nullement d'être, même pour une nuit, le locataire de Corn Castle.

— Oh ! croyez-vous !

— Mais, certainement, je crois, et vous ne me voyez pas rassuré le moins du monde. Je m'explique pourquoi j'ai déjà vu rôder autour de moi des figures patibulaires. Qui sait si je ne suis pas signalé comme un Walter Handel n° 2, vous étant le 1^{er}, et le véritable, qui doit être fort loin à l'heure qu'il est, ne comptant que pour le n° 3 : sans plaisanterie, je vous avoue que je suis très ennuyé.

— Partez immédiatement.

— Et à la première station je serai infailliblement arrêté. Alors, ce sera bien pis.

— Mais vous parlez très bien l'anglais.

— Et après ! cela fera grand'chose ! Vous ne voulez donc pas comprendre que ces gens-là sont acharnés, et que bon gré, malgré, ils entendent déterrer un Walter Handel vrai ou faux.

Ils en étaient là de leur conversation lorsque l'oncle Philémon et Mme Chaudenay, qui tous deux avaient fini de prendre leur bain et étaient rhabillés, apparurent à l'entrée de la plateforme.

L'oncle Philémon ne savait point cacher ses impressions. A la vue de Théodore Mindeau son visage exprima la surprise.

Il avait reconnu l'homme du wagon ; mais il savait de Lafressange l'erreur involontaire commise à son égard par sa nièce. Il savait que le voyageur se nommait Théodore Mindeau, était journaliste, et le correspondant de la *Morgen-Post*, de Vienne.

Or, nous nous en souvenons, l'oncle Philémon adorait les artistes, les journalistes aussi bien que les autres.

Il s'avancait donc du côté de Lafressange, le sourire aux lèvres, la main tendue.

Tante Elvira suivait.

— Nous cherchions une table, débuta-t-il, si n'était point trop indiscret ?

— Comment donc !

Théodore Mindeau et Léo Lafressange s'étaient levés avec le même empressement.

L'oncle Philémon s'installait.

Il était enchanté de rencontrer M. Théodore Mindeau avec lequel il avait eu l'honneur de voyager, il s'en souvenait fort bien. Entre artistes, on devait vite faire connaissance. Quant à lui personnellement, Philémon, il n'était qu'artiste honoraire, passionné pour l'art... par exemple... Mais quant à Mme Chaudenay !

Et l'oncle Philémon enfourchant son dada favori, ne s'arrêta que lorsqu'il fut à bout d'haleine.

Théodore Mindeau écoutait et paraissait prendre cette fois un vif intérêt à la conversation du bon homme.

La première tirade se termina par cette phrase :

— Êtes-vous musicien, monsieur ?

— Mon Dieu, répliqua le correspondant de la *Morgen-Post*, je chante un peu. Une voix de ténor ordinaire.

— Une voix de ténor !

Et l'oncle Philémon ouvrit la bouche comme il l'eut certainement fait à l'aperçu d'un merle blanc.

— Un ténor ! répétait-il, et Elvira qui a une voix de *sous* contralto !

M. Mindeau, sans tenir compte de cette admiration outrée, continuait :

— Je joue aussi du piano, assez pour accompagner, et aussi, surtout, du violoncelle !

— Du violoncelle !

Du coup tonton Philémon se pâma.

— Du violoncelle !... c'est divin avec la voix humaine !

Cette fois, le pauvre Lafressange était distancé de bien des longueurs par le correspondant de la *Morgen-Post*.

— J'espère bien, reprit-il, que M. Théodore Mindeau nous fera l'honneur d'accepter notre modeste invitation, et qu'il consentira à se faire entendre. Si c'était à Paris, nous pourrions certainement le recevoir d'une façon plus confortable, mais enfin... à la guerre comme à la guerre. En tout cas le piano n'est pas mauvais, c'est le principal !

M. Mindeau s'inclina profondément.

—Ce serait avec bien de la joie, répondit-il, avec tristesse, que j'accepterais une proposition aussi attrayante; jointe à l'offre d'une aussi courtoise hospitalité; malheureusement la seule perspective que j'aie actuellement à ma portée, c'est d'aller coucher en prison.

—En prison! Vous en prison, s'écria l'oncle Philémon, tandis que Mme Chaudenay levait ses grands bras vers le ciel; en prison! Et pourquoi cela! grand Dieu!... Voici M. Lafressange qui en sort. Ah! ça! dans ce pays-ci, il suffit donc d'être journaliste pour être incarcéré!!!

—Non, mon cher Monsieur, répliqua Mindeau. Mais j'ai la conviction intime que l'on va me prendre pour un certain Walter Handel, et je vous prie de croire...

—Mais nous réduirons à néant cette méprise. Tout comme pour M. Lafressange, nous répondrons de vous, et il faudra bien qu'on vous laisse tranquille.

Le correspondant de la *Morgen Post* de Vienne secoua mélancoliquement la tête.

—Bon pour une fois, dit-il mais la police ne vous fera pas à deux reprises différentes les mêmes concessions. D'autant qu'elle sait, paraît-il, que le vrai Walter Handel se trouve dans les environs.

En opinant de la tête, l'oncle Philémon répliqua :

—Parfaitement exact, l'officier de police me l'a dit ce matin :

Et il tapa du pied avec impatience :

—Mais alors! adieu nos beaux et harmonieux projets! Vous! en prison!

Le brave homme regarda sa femme en dessous.

L'air alangui de tante Elvira semblait lui répondre :

—“ Allez, mon ami ! ”

—Si j'osais... commença l'oncle Philémon.

—Osez! mon cher Monsieur! osez, je vous en prie! Vous me donnerez peut-être un bon conseil, et de ma vie je n'en ai eu tant besoin.

—Ce n'est point un conseil, c'est une proposition que j'ai à vous faire.

—Une proposition.

—Oui!

—Oh! monsieur!... fit M. Mindeau, en se récriant.

—Il n'y a pas de “oh! Monsieur”... Ce n'est pas très luxueux, —Je vous proposerai une... une toute petite chambre au chalet, demandez-le plutôt à votre confrère M. Lafressange, mais enfin cela vaut toujours mieux que la paille humide. Vous y resterez deux, trois, huit, dix quinze jours, le plus longtemps possible si vous voulez nous faire plaisir, et nous passerons de délicieuses soirées à vous entendre et à entendre Mme Chaudenay, car je vous promets une surprise! Jamais vous n'avez entendu rien de pareil.

Et avec un signe de tête :

—C'est convenu, n'est-ce pas! Entre artistes les cérémonies sont inutiles. Vous passerez par le jardin du cottage, pour que l'on ne s'aperçoive pas de votre entrée. Et le tour sera joué! Pas un mot de plus, je ne l'accepterais que comme une offense. Ah! voici Berthe, ma nièce, ou plutôt ma fille, car c'est notre enfant bien-aimée.

Mlle Berthe, en effet, sa longue pleine eau terminée, faisait son entrée sur la plate-forme.

Mlle Berthe, à l'aspect de Théodore Mindeau, fronça le sourcil, ses lèvres prirent une expression dédaigneuse.

Puis, s'adressant à Berthe, le brave homme ajouta à mi-voix :

—Berthe, ma chère fille, il se passe ici des choses de la dernière gravité. Au lieu de rendre un service, nous pouvons en rendre deux! c'est tout plaisir! M. Théodore Mindeau, que voici, que j'ai l'honneur de te présenter, l'un de nos publicistes les plus distingués, correspondant de la *Morgen Post*, de Vienne, tu entends bien, de Vienne, se trouve sous le coup du même péril que M. Lafressange. C'est une furie! une véritable furie de proscription qui sévit sur les journalistes! Et l'on viendra me parler de la libre Angleterre! Oui, que l'on vienne encore m'en dire deux mots! quelle énorme plaisanterie! en voilà une qu'il ne faudra point me refaire! Enfin, la situation de M. Mindeau est des plus critiques. Je n'ai pas besoin de te dire que nous nous sommes mis à sa disposition pour l'aider à sortir de cette impasse.

Tandis qu'il s'exprimait ainsi, le visage de l'oncle Philémon s'était métamorphosé.

Le bonhomme était devenu grave, compassé.

Il se donnait réellement des airs de conspirateur.

Mlle de Kermor avait esquissé une légère révérence, en réponse au salut extra-galant de Théodore Mindeau, puis, sans desserrer les dents, elle s'était assise, et semblait prendre maintenant un intérêt des plus vifs aux ébats nautiques d'un certain nombre de baigneurs qui piquaient des têtes du haut d'une estacade.

Mme Chaudenay pinça les lèvres, choquée par la froideur très marquée de sa nièce.

M. Mindeau lui-même parut décontenancé.

Il se rendait parfaitement compte du peu de sympathie qu'il inspirait à la jolie Berthe.

Mais il résolut de faire contre fortune bon cœur, et se mit à parler musique, ce qui était à coup sûr le meilleur moyen de briser la glace, et d'entrer plus avant encore dans les bonnes grâces de l'oncle Philémon, ainsi, que dans celles de sa noble moitié.

L'oncle Philémon ne tenait plus en place.

A tout instant son importance augmentait à ses propres yeux. Le brave homme se prenait décidément pour un conspirateur politique.

—Est-ce curieux, dit-il tout à coup, nous avons fondé à Bridport un véritable *refuge*, un coin de colonie française! Les annexions n'ont pas commencé autrement!

Tout en discourant ainsi, et en faisant d'inutiles efforts pour rendre la conversation générale, l'oncle Philémon ne se doutait point que sa petite colonie était en train de s'augmenter d'une nouvelle recrue.

A cette même heure Flavien Mauroy était arrivé à Melcombe et soulevait de véritables montagnes pour retrouver son ami Léo.

L'absence des dépêches l'avait tourmenté outre mesure et, muni de l'autorisation de son chef, il était parti à la recherche de son ami.

A Melcombe nulle trace.

Mais on lui dit qu'à Bridport, à quelques milliers de verges de là il y avait des Français.

Un locati le conduisit jusqu'à cette station balnéaire.

Et voilà Flavien demandant à travers rues l'adresse de tous les Français en résidence à Bridport.

Ils n'étaient point nombreux.

L'oncle Philémon, sa femme, sa nièce, et deux ou trois familles normandes.

Et comme la famille Chaudenay quittait la plage et rentrait au chalet, elle fut frappée par la vue d'un étranger qui, une valise à la main, demandant des explications à l'une des domestiques.

—Léo!

—Flavien.

Les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre.

Le plus étonné c'était tonton Philémon.

Quant à Léo, la première phrase qu'il adressa à son ami :

—J'étais certain de te voir arriver d'un instant à l'autre. Tu as reçu ma lettre?

—Non. Mais enfin qu'es-tu devenu?

—Je t'expliquerai tout cela tout à l'heure, tout ce que je puis te dire, que tu as de la chance en me retrouvant vivant. En attendant, permets-moi de te présenter à mes sauveurs.

Et Léo Lafressange exécuta la présentation dans toutes les règles.

Mais le père Chaudenay l'arrêta net.

Après avoir chaleureusement serré la main de Flavien Mauroy.

—Permettez-moi, mon cher compatriote, lui dit-il, en roulant des yeux inquiets de tous les côtés, de vous inviter à entrer chez moi au plus vite. La rue n'est pas sûre; nous pouvons être espionnés, j'en ai grand'peur. Je vais vous montrer le chemin.

La surprise de Mauroy allait croissant.

—Qu'est-ce que c'est que ce type! glissa-t-il dans l'oreille de Lafressange; la jolie créature qui marche seule, derrière le tambour-major en jupons, m'explique suffisamment ta présence en ces lieux. Mais le bonhomme?

—Excellente créature, répliqua Lafressange sur le même ton, un peu bavard, mais en réalité, je lui dois la vie.

D'un coup de menton, Mauroy désigna Théodore Mindeau, demandant ainsi à son ami qui il pouvait être?

La réponse, au moyen d'un signe affirmatif, et deux mots glissés en sourdine :

—Un confrère viennois.

Flavien demeura un instant silencieux. Il cherchait dans sa mémoire.

Il se souvenait bien d'avoir entrevu le collègue viennois dans la salle des Pas-Perdus de la gare, mais ce n'était pas suffisant. De même qu'à l'instant de cette première rencontre, il était convaincu d'avoir croisé le dit collègue dans la vie.

Ce dernier donna lui-même une solution à ces recherches.

Avait-il compris le sens du colloque échangé entre Léo et Flavien, toujours est-il que, venant au-devant de Mauroy, la main tendue :

—Mon cher confrère, lui dit-il, vous vous demandez évidemment où nous nous sommes déjà rencontrés. Je vais venir en aide à votre mémoire. Nous avons été présentés l'un à l'autre chez une amie commune... la baronne de Cunka... c'est un de nos confrères... M. Pigman.

Il n'eut pas plutôt prononcé ce nom que Théodore Mindeau comprit qu'il venait de commettre une maladresse.

Le sourcil de Flavien Mauroy s'était froncé et, avec une froideur marquée, il répondit :

—Vous devez vous tromper, Monsieur, en ce qui touche au moins l'auteur de la présentation, je n'ai jamais eu et je n'aurai jamais de rapports avec M. Pigman.

Théodore Mindeau, tant avait été sèche la riposte, opéra une retraite de corps.

—Je commets une erreur involontaire, s'empressa-t-il de répondre, toujours est il que l'on nous a présentés l'un à l'autre et que je n'ai eu garde d'oublier le plaisir que j'ai ressenti me trouver en rapport avec un collègue aussi distingué.

Pour répondre à cet gracieuseté qu'il déclarait outrée, maladroite, Flavien Mauroy n'eut qu'un geste de la main.

Néanmoins, la conversation était devenue générale, Théodore Mindeau parlait "journal" et, malgré eux, Flavien et Léo se laissaient aller à donner la réplique. A tort et à travers l'oncle Philémon plaçait son mot.

Naturellement Flavien Mauroy dut accepter une invitation à dîner pour le jour même. Il eut beau arguer des fatigues et de la poussière du voyage, il ne fut pas écouté. Lafresange invita et Mlle Berthe y joignit une prière empreinte d'une sincérité sympathique.

Il dut s'incliner.

Durant les instants qui précédèrent le repas, Théodore Mindeau, qui avait pénétré dans le chalet par les jardins, trouva le moyen de saisir au passage l'oncle Philémon qui, dans ces préparatifs de réception, jouait un peu le rôle de Mouche du Coche.

—Cher Monsieur, lui dit il à voix basse j'ai un service tout particulier à vous demander...

—Tout à vous, répliqua le brave homme avec empressement.

—Vous savez que je dois être étroitement surveillé.

—Je m'en doute. Ces anglais ont des espions de premier ordre. Je suis convaincu que sur le trottoir en face du chalet, il se trouve deux ou trois facons patibulaires qui arpentent l'asphalte; mais nous trouverons le moyen de les jouer au même.

A la première allusion aux agents de police qui avait été faite par M. Chaudenay, le visage de Théodore Mindeau s'était contracté d'une manière sensible.

—Si donc, reprit-il, je vais moi-même mettre une lettre à la poste, la lettre sera...

—Pincée! vous pouvez en être certain.

—Si je la confie à un domestique il en sera de même.

—Je vous vois venir. Vous allez me confier votre lettre, et personne ne surveillera la correspondance de l'oncle Philémon.

Théodore Mindeau s'attendait certainement à cette proposition, car, sous le revers de sa jaquette, il tenait sa missive toute préparée.

L'adresse était écrite d'une grande écriture voyante.

Sans qu'il eût l'intention de commettre la moindre indiscretion, les yeux de l'oncle Philémon, tombèrent dessus, et il lui fut impossible de ne pas lire:

"Mlle Gertrude Herten, fleuriste, rue du Cloître-Saint-Honoré."

—Ah! mon gaillard!—s'écria-t-il.—Je vous y prends!

—Que voulez-vous, répondit Théodore, une petite connaissance, une jeune amie, que je ne puis laisser dans l'inquiétude.

—Eh! il faut que jeunesse se passe,—et l'oncle Philémon jeta un regard inquiet autour de lui, pour s'assurer que dame Elvira ne pouvait entendre ses paroles. Moi-même tel que vous me voyez, eh! eh! j'ai eu mon temps!

L'entrée de Mlle Berthe dans la salle à manger empêcha M. Chaudenay, de régaler le correspondant de la *Morgen Post* du récit de de ses campagnes de jeunesse.

Nous allons pour quelques instants, laisser là le "Refuge de l'oncle Philémon" et ses hôtes, pour suivre la lettre de Théodore Mindeau adressée à Mlle Gertrude Herten.

Mlle Herten habitait, rue du Cloître-Saint-Honoré, une petite chambre située dans les combles au sixième étage.

—Mon Dieu! elle n'était pas plus mal qu'une autre, Mlle Gertrude.

Une vingtaine d'années, le face un peu plate, des cheveux blonds, de grands yeux bleus à fleur de tête, une taille carrée, avec accompagnement de grandes mains et pieds unis.

La suscription de la lettre portait "fleuriste." C'était inexact.

Mlle Gertrude était plutôt marchande de fleurs.

De bonne heure elle se rendait à la halle, faisait ses emplettes, et à partir de l'après midi, un petit éventaire maintenu devant elle au moyen d'une courroie passée autour du cou, elle courait les boulevards, les devantures des cafés, les vestibules des cercles, et se montrait un peu partout là où il y avait du monde élégant ou tout au moins fortuné.

La lettre de Théodore Mindeau arriva le matin à Paris et fut distribuée, rue du Cloître-Saint-Honoré, juste au moment où Gertrude Herten revenait de la halle.

Elle n'eut pas plutôt jeté les yeux sur l'écriture de l'adresse que ses yeux s'écarquillèrent et, sans mot dire devant la concierge, qui ne la perdait pas des yeux, elle fourra la lettre dans sa poche.

—Je vais mettre mes bottes de fleurs dans un coin de votre loge, Madame Pitard, vous voulez bien, n'est-ce pas? J'ai une course à faire.

(A suivre)

50 ANS EN USAGE !
DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU
D^r CODERRE



POUR
GUERISON
CERTAINE
DE TOUTES
Affections
bilienses,
Torpeur du
Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



BAIN RUSSE
" TURC
" PRIVÉ
LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. à 10 hrs P. M.
Dimanche, 6 hrs A. M. à 10 hrs A. M.



Ces trois vignettes montrent le progrès accompli pendant le dix-neuvième siècle dans les feux de cuisine.

Dans toutes les villes du monde civilisé l'usage du gaz pour les poêles de cuisine est en train de remplacer tous les combustibles solides. Le gaz consommé dans un poêle à gaz bien fait et bien conduit ne coûte pas plus cher que le bois ou le charbon. Plus de combustible ni de cendres à transporter; plus besoin de copeaux, plus de suie, plus de fumée, plus de saletés. Le gaz est toujours prêt et toujours ajustable au degré exact de chaleur voulue. Mais il vous faut un poêle bien fait. Rien qu'à frotter une allumette, il s'allume instantanément, en un tour de main grilles et fourneaux sont chauds, l'instant d'après de l'eau chaude tant que vous voulez. C'est ainsi que fonctionne le

Poêle de la Compagnie du Gaz de Montréal

Avec lui plus rien de la mauvaise odeur et de l'ennui que causent tant d'autres poêles à gaz; il se conduit seul. Cela compte pour quelque chose pour la Compagnie du Gaz de Montréal d'avoir mis en usage plus de 6 000 de ses poêles. Elle doit savoir et, de fait, sait comme pas un comment faire de bons poêles; elle en fait tant qu'elle peut les vendre à bas prix. C'est qu'elle a sa réputation à sauvegarder et qu'il lui faut faire de bons poêles sans en manquer un seul. Les ingénieurs de gaz, les véritables experts qui n'ignorent rien de leur métier sont unanimes à dire que les poêles de la Compagnie du Gaz de Montréal sont les plus parfaits que l'on offre en vente aujourd'hui. C'est pour cette raison qu'elle en dispose aussi vite qu'elle peut les faire.

La Compagnie du Gaz fait à ses clients les conditions les plus faciles; venez voir ce qu'elle a à vous offrir. Ses poêles portent tous le nom de la compagnie manufacturière.

La Vigueur des Cheveux d'AYER



Rend aux cheveux leur contour naturelle, et les empêche aussi de tomber. Mrs. H. W. Fenwick, de Digby, N. S., dit :

"Il y a un peu plus de deux ans, mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber. Après avoir employé une bouteille de la Vigueur des cheveux d'AYER mes cheveux reprirent leur contour primitif et cessèrent de tomber. Ça et là une application a depuis conservé ma chevelure en bonne condition."

—Mrs. H. F. FENWICK, Digby, N. S.

Croissance des Cheveux

"Il y a huit ans, j'ai eu la variole et ai perdu tous mes cheveux qui auparavant étaient très abondants. J'ai essayé une quantité de préparations, mais sans aucun résultat avantageux; c'est alors que j'ai commencé à craindre que je resterais tout à fait chauve. Il y a six mois environ, mon mari a apporté à la maison une bouteille de la Vigueur des cheveux d'AYER et j'en fis usage immédiatement. En peu de temps de nouveaux cheveux commencèrent à paraître et tout me fait supposer maintenant une pousse rapide de cheveux comme ils étaient avant ma maladie." —Mrs. A. WEBER, Polymnia St., New Orleans, La.

La Vigueur DES CHEVEUX d'AYER

Préparée par le Dr. J. C. AYER & Co., Lowell, Mass., U. S. A.

Les Pilules d'Ayer guérissent les Migraines.

32 ANNÉES D'EXPÉRIENCE

ARMAND DOIN
Chapelier de 1ère classe

N° 1584
Rue Notre-Dame, Montreal
(Vis-à-vis le Palais de Justice)

GASQUETTES et CHAPEAUX de SOIE SUR COMMANDE

Réparages faits avec soin et à des prix modérés.

UN SPLENDIDE Bassin de Natation . . . en Marble Blanc

L'eau toujours chaude et toujours fraîche

L'HOTEL DU BAIN TURC

Près du Windsor.

DULTES, 25 Cts.
INFANTS, 15 Cts.

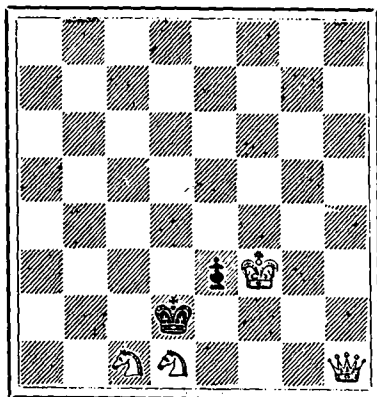
Billets à prix réduit.

SYMBOLISME



Un homme qui a les pieds mordus par un chien ne souffre guère plus qu'un homme qui porte des chaussures mal faites. Voulez n'avoir jamais mal aux pieds, achetez vos chaussures chez M. AVILA LECOMTE, coin de la rue Ste-Catherine et Jacques Cartier.

ECHecs
PROBLÈME N° 63.
Par J. IVERSEN de Copenhague NOIRS



BLANCS
Les blancs jouent et font mat en trois coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 61
BLANCS NOIRS
1 — T 2 F | 1 — N'importe où
2 — Echec et mat

Ont trouvé les solutions du Problème N° 60.
Nondum, (Gilbert Marcotte (Montréal); Sphinx (Ottawa).

Entre bonnes bourgeoises :
—Et votre négresse, Mme Chapuzot, vous ne l'avez plus ?
—Non, j'ai dû m'en débarrasser. Tout disparaissait dans la maison. Jusqu'à ma poudre de charbon pour les dents
—Elle s'en servait comme poudre de riz !

UN RENSEIGNEMENT FACILE



L'étranger. — L'ardon, monsieur ? Auriez-vous l'obligeance de me dire s'il y a Montréal, un tailleur de premier classe qui soit en même temps un couturier pour dames ?
Le passant. — Je n'en connais qu'un, c'est le Broadway Tailoring House, 240 rue St-Laurent.

GUERRE A L'ALCOOL

Les hygiénistes — et ceux qui ne le sont pas — sont d'accord pour dire que l'alcool abrutit.

LE SAMEDI recommande aux personnes qui ont souci de leur santé et qui aiment à prendre, sans danger, un verre de boisson agréable, d'essayer la nouvelle bière que M. sseurs G. Reinhardt & Sons, de Montréal, viennent de placer sur le marché, sous le nom de "Non-Alcoholic Hop Beverage."

Cette bière contient si peu d'alcool, qu'après analyse, le Gouvernement n'a pas hésité à la classer comme boisson de tempérance, en en permettant la vente partout sans license et même le dimanche.

Entre valets de chambre :
—Où es-tu maintenant ?
— Chez un dentiste.
—Tiens ! j'en ai besoin d'un. Est-il adroit ton singe ?
—Ah ! mon cher, une a lresse épouvantable : il poserait un râtelier à une bouche de chaleur.

* * *
—Ma chère Rosalie, quel est donc le nom de ton fiancé ?
—Tu ne le sais donc pas, Clara ? C'est Louis Belhumeur.
—Quel nom charmant ! Est-il riche au moins ?
—Il est à l'aïe.
—Et a-t-il voiture ?
—Il en a même plusieurs.
—Que tu es chanceuse ! Et de beaux chevaux sans doute !
—Oui.
—Et quelle est sa profession, ma chère ?
—Il loue des corbillards.
—Ah !

* * *
A propos des nombreux procès plus ou moins bizarres qui ont pris fin cette semaine M. Prudhomme a tiré cette judicieuse conclusion :
"Tout ceci prouve que la magistrature est un corps aux pieds du gouvernement."

* * *
Une dame engageant une bonne :
—Vous avez l'expérience des enfants ?
La bonne :
—Oh ! certainement, Madame, j'ai été enfant, moi aussi.

SPECTACLE NAVRANT



Spectacle navrant que celui donné par les ivrognes. Et dire qu'il est si facile de se faire traiter à l'hospice Auclair. Demander M. J. H. CHARLES, à l'hospice même, ou s'adresser à M. le DR SYLVESTRE, 1428 rue St-Denis.

FATHER KOENIG'S NERVE TONIC

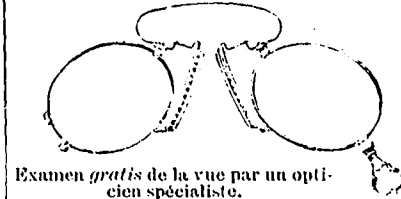


FORTES PREUVES. (6)
ORILLIA, ONT., CAN., Juin, 1899.
Je ressentis les premières attaques d'Épilepsie en novembre 1873, je résidais à New York, je consultai les meilleurs médecins, qui ne purent qu'empêcher le développement de la maladie; ceux qui étaient consciencieux me dirent qu'il n'y avait pas de guérison. Je fus forcé d'abandonner mon occupation et de revenir au Canada. Depuis j'ai essayé d'innombrables remèdes et consulté les meilleurs médecins, mais rien ne m'a soulagé, jusqu'à ce que en septembre 1888, je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, depuis je n'ai pas eu une seule attaque.
M. J. CLIFFORD.

Une Grande Bénédiction.
SHEWENBY, W. VA., Mars, 1895.
Mon enfant de 9 ans, avait depuis deux mois de très fortes attaques de Danse de Saint Guy, nous lui avons donné des remèdes sans succès; il améliorait au sitôt que nous lui fimes prendre du Tonic Nerveux du Père Koenig; 6 bouteilles l'ont guéri. Ce Tonic est une grande bénédiction.
MDE. M. NEYLAN.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenu préparé sous sa direction par la
KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.
Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

A. MONGEAU
No 42 RUE ST-LAURENT
(Entre les Rues Craig et Vitre.)



Examen gratis de la vue par un opticien spécialiste.

There's No Use Wasting Words on
Ripans Tabules
- THEY -
CURE HEADACHE, DYSPEPSIA, CONSTIPATION, HEARTBURN, DIZZINESS, BILIOUSNESS.
DRUGGISTS SELL THEM.
... And That's All There is to say ...

USE TEABERRY FOR THE TEETH
CLEANSING HARMLESS
25c FOR THE
ZOPESA-CHEMICAL CO. TORONTO.

R. WILSON SMITH
Courtier-Financier

Débiteurs de Gouvernement, Municipales et de Chemins de Fer achetés et vendus.
Placements d'Argent
sur sécurités de première classe toujours en mains.
No 1724 Rue Notre-Dame
MONTREAL

AVIS AUX FUMEURS.

LE TABAC À FUMER (MIXTURE)

Crème de la Crème

est un délicieux mélange de Périque Louisianais de la paroisse de St-Jacques, de véritable tabac importé en palettes extra brillantes et finement bûchées, de tabac de couleur extra haché en longs filaments, et de diverses autres marques de tabacs de la Havane choisis avec soin.

J. M. FORTIER, Fabricant,
MONTREAL.

"A titre d'essai un paquet de 2 onces sera expédié par la poste, franc de port, à quiconque nous fera tenir la somme de 25 cts."

61. Bell 8025 Tél. des March. 550

LA MERVEILLEUSE

(PATENTÉE)

NOUVELLE GUILLER . . .

Pour tourner les gâteaux et les galettes. Indispensables dans les familles.

ASSORTIMENT COMPLET DE

Ferronnerie, Quincaillerie, etc.

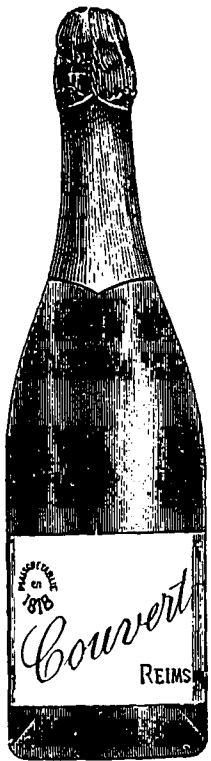
The Edw. CAVANAGH CO.,

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs MONTREAL

Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

LAPORTE, MARTIN & CIE

Montréal, seuls agents

Un Excellent Journal"

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand.

THE REVIEW

de Chicago. La Vérité s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal. The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Preuss, Adresse, 115 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

-De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

VIN VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
Anémie, Chlorose, Phthisie, . . .
Epuisement Nerveux
Aliment Indispensable dans les Croisances Difficiles,
LONGUES CONVALESCENCES et tout état de langueur
caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.
J. VIAL, Chimiste, Lyon, France.
Echantillons gratuits envoyés aux médecins.

Liquidation de Faillites

Argent à Preter
Achats d'Obligations Municipales

M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et
Fidei commissaires

Chambres 41 & 42 Batisse des Chars Urbains
MONTREAL

EXTRA-VIOLETTE Piolet AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE.

Nouveau Parfum extra-fin.
Savons, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

PARIS
29, 30 des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

Une Recette par Semaine

CONSERVATION DU BEURRE FRAIS

Les Comices agricoles de Normandie préconisent un moyen fort simple de conserver le beurre absolument frais pendant au moins six mois.

Le beurre lavé et soigneusement essuyé avec un linge, on en remplit des pots de grès sans y laisser le moindre vide. Ces pots sont ensuite placés dans une chaudière à moitié pleine d'eau que l'on chauffe jusqu'à ébullition. On les retire dès que l'eau est refroidie, et la conservation est ainsi complètement assurée.

BL. DE S.

— Mais enfin, docteur, vous me faites avaler un tas d'horribles drogues et je ne me porte pas mieux; peut-être bien vous vous trompez, vous avez tant d'affaires!

Le docteur froissé:

— Apprenez que je ne perds jamais la tête!

Le client navré:

— C'est comme mon ver solitaire!

* *

Dans un magasin de nouveautés, entre vendeur et acheteur:

— Que désire monsieur?

— Une douzaine de mouchoirs?

— Et avec ça?

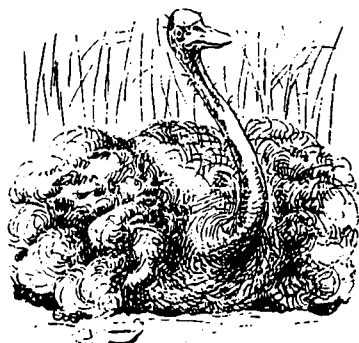
— Avec ça!... Avec ça, je me moucherai parbleu!

* *

— Combien me donnez-vous d'années?

— Vous en avez assez comme cela, je n'ai pas besoin de vous en donner d'autres.

UNE LEÇON DE CHOSE



Ceci est une autruche, l'animal qui croit échapper au danger qui le menace, en se cachant la tête dans le sable. N'imités pas son exemple et si vous êtes menacé du mal de dents ne vous cachez pas la joue dans votre mouchoir, mais entrez dans la première pharmacie venue et demandez de la gomme du Dr ADAM, contre le mal de dents. Ça ne coûte que 10 sous.

UN HOMME HEUREUX



Oui, certes, cet homme est heureux; ça se voit à sa figure. Ce qui lui réjouit l'âme ainsi, c'est d'apprendre par le téléphone que MM. BEAUCHAMP & DÉRY, agents d'immobiliers, 505 rue Craig, coin de la rue St-Laurent, venaient de lui faire faire un placement hypothécaire de 1ère classe. Pour tout dire, ces Messieurs en font comme une spécialité.

Une jolie pancarte d'aveugle.

"Passant, ne sois pas honteux de déposer un petit sou dans ma sébile: "Je ne puis le voir!"

* *

Extrait d'un rapport d'un garde champêtre d'une commune du canton de Langeais:

"...Ledit mulet de passage sur le pont peureux de sa nature a fait un écart et est tombé dans un ravin dont la mort a été instantanée."

* *

Tout dernièrement, dans le Voyage de Suzette, on faisait remarquer à une ballerine que ses mollets étaient d'inégale grosseur.

— Ma foi! répondit ingénument l'aimable danseuse, réclamez à l'Administration; c'est elle qui me les fournit.

* *

On parlait peinture de la façon la plus animée et la plus sérieuse.

— J'ai vu dernièrement, dit quelqu'un, un tableau qui m'a fait pleurer pendant dix minutes.

— Le sujet en était donc bien émouvant?

— Nullement. Mais c'était un tableau d'une très grande dimension, qui s'est décroché et qui m'est tombé sur le pied!!!

* *

Au jardin des Plantes:

— Papa, ces canards, c'est-il des oies?

— Non, mon fils, ce sont des cygnes.

— Des cygnes de quoi?

— Des cygnes d'eau.

— Alors, il va plouvoir!...

... LISEZ ...

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL

LIBÉRAL - CONSERVATEUR

DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

NOUVELLE ADRESSE

NO 75 RUE ST-JACQUES

Entre "La Presse" et "La Patrie"

LES VRAIS SAUVAGES



Les nègres de l'intérieur de l'Afrique dévorent à belles dents, sans même la faire cuire, la chair des animaux qu'ils ont tués à la chasse. Ce n'est certes pas d'une civilisation très avancée. Mais les vrais sauvages ce sont les habitants des villes qui font brûler leurs cornestibles dans de vieux poêles de fonte alors qu'ils pourraient les faire cuire si bien dans ces poêles et fourneaux d'acier fabriqués par M. G. CHAPLEAU, 414 rue St-Laurent.

Le secret des succès mondains



Ce qui fait la force des hommes du monde auprès des femmes, c'est la correction de tenue. Voulez-vous avoir des succès, faites-vous habiller chez M. DUHAMEL, 1680 rue Ste-Catherine, près de la rue St-Denis.

LE SERVICE DE LA POSTE



Le portrait que nous donnons ici est ce du facteur qui porte les lettres sur la St-Jacques. Il en a chaque jour des centaines pour MM. MARQUIS et MONGEAU ont leurs bureaux à la Banque du Peuple. Et ces lettres partent toutes en ter flatteurs des lots que ces messieurs o vendent à Beauvillage.